Centralité des marges

Les campagnes britanniques au Moyen-Orient pendant la Grande Guerre

Priya Satia

Le nom de « guerre mondiale » a été donné à la guerre de 1914-1918 en raison de son caractère kaléidoscopique : ses fronts s'étendaient de l'Orient à l'Occident, sur plusieurs mers et plusieurs continents. Pourtant, la mémoire et l'expérience culturelle de ce conflit sont étroitement liées au front de l'Ouest, qui constitue, il est vrai, un terrain particulièrement tragique pour examiner les paradoxes et les horreurs de la modernité que cette guerre a pu représenter [1]. Certes, d'autres théâtres d'opérations ont tenu un rôle dans un certain nombre de contextes particuliers – Gallipoli a ainsi été d'une grande importance pour la formation de l'identité nationale australienne –, mais la plupart des autres fronts sont restés au second plan dans la mémoire collective et dans la recherche historique. Et le front de l'Ouest est devenu la métonymie de la dimension mondiale de 1914-1918, ce qui n'a rien d'incompréhensible si l'on considère les effroyables pertes humaines qui y ont été subies et l'énorme production culturelle à laquelle il a donné lieu. L'orientation récente de la recherche historique conduit à se demander dans quelle mesure cette étroitesse de vue, qui trahit un certain esprit de clocher, n'est pas le produit de l'eurocentrisme et si l'élargissement de la perspective ne modifierait pas notre compréhension de la guerre. Cette perspective géographique étroite, en particulier, apparaît tout à fait étrange si l'on considère que la guerre fut elle-même l'expression apocalyptique de concepts géographiques qui n'ont cessé d'évoluer depuis la fin de siècle : « La guerre moderne », écrit Stephen Kern, caractérisée par de multiples

1 - Hew STRACHAN a montré que la guerre a été, dès le début, mondiale, *The First World War*, vol. 1, *To Arms*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

Annales HSS, janvier-mars 2016, n° 1, p. 87-126.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

fronts et l'absence de centre clairement identifiable, « exige une multitude de perspectives », car tous les espaces de la guerre ont eu la même importance [2]. L'appellation « guerre mondiale » ne témoigne pas seulement de la géographie mais aussi du sens et de l'importance culturels du conflit.

L'eurocentrisme a structuré notre compréhension de la guerre depuis l'époque de la guerre elle-même, alors que les autres théâtres d'opérations, malgré l'impact et l'échelle de ce qui s'y passait, étaient qualifiés de secondaires *(side-shows)*. Leur marginalisation a été facilitée, et rendue nécessaire, par l'éthique douteuse des actions des puissances de l'Entente, qui venait contredire la dimension tragique, autodestructrice, de l'histoire du front de l'Ouest. Le silence sur ces terrains secondaires est le fruit des efforts menés au début du conflit par la Grande-Bretagne qui souhaitait tenir secrètes ses opérations au Moyen-Orient afin d'éviter de susciter l'ire des anti-impérialistes, de faire connaître aux Indiens l'appel du Reich au djihad et d'offenser ses alliés arabes [3]. En 1915, le *Times* se demandait « pourquoi la campagne dans le golfe Persique était ignorée », d'autant que c'était « tout autant une guerre britannique que la campagne des Flandres » et que les succès y étaient bien plus nombreux [4]. Comme le notait en 1922 un expert de la région, « l'histoire du rôle joué par l'Arabie dans la guerre reste à écrire. Ce sera un récit passionnant, plein du glamour de la guerre de guérilla [...] avec ses exploits individuels [...] ; ce fut, sans doute, l'une des épopées les plus formidables de la Grande Guerre [5]. »

La mise à l'écart des recherches sur ces autres fronts a eu un impact considérable sur la manière dont l'expérience européenne de la guerre a été comprise. Les désillusions suscitées par la technologie sont au cœur de l'idée traditionnellement répandue chez les historiens britanniques de l'importance culturelle du conflit : au tournant du siècle, les Européens possédaient une foi immense dans la technologie, qu'ils considéraient comme un facteur de dynamisme et de progrès. Et quand la puissance de feu et les contraintes logistiques sans précédent de la guerre industrialisée aboutirent à un immobilisme sanglant sur le front de l'Ouest, le réveil fut rude. Des auteurs comme Paul Fussell et Eric Leed associent la guerre de tranchées à une rupture culturelle majeure, d'où seraient issus le modernisme, l'ironie et la disparition de la foi dans les idéaux victoriens de la technique et du progrès [6].

2 - Stephen KERN, *The Culture of Time and Space, 1880-1918*, Cambridge, Harvard University Press, 1983, p. 300-301.

3 - Priya SATIA, *Spies in Arabia: The Great War and the Cultural Foundations of Britain's Covert Empire in the Middle East*, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 289.

4 - « Why is the Persian Gulf Campaign Ignored ? » et « The Middle East and the War », *The Times*, 10 et 22 sept. 1915, respectivement p. 9 et 9.

5 - Douglas CARRUTHERS, « Captain Shakespear's Last Journey », *The Geographical Journal*, 59-5, 1922, p. 321-344, ici p. 321.

6 - Paul FUSSELL, *The Great War and Modern Memory*, Londres, Oxford University Press, 1975, p. IX ; Eric J. LEED, *No Man's Land: Combat and Identity in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981. Sur les limites de cette rupture culturelle, voir Jay WINTER, *Sites of Memory, Sites of Mourning: The Great War in European Cultural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 2-5 ; Michael PARIS, *Warrior Nation: Images of War in British Popular Culture, 1850-2000*, Londres, Reaktion Books, 2000,

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

Si les batailles massives du front de l'Ouest, commandées par la technique, ont tué toute possibilité d'héroïsme individuel, comment expliquer la permanence du genre héroïque dans la littérature et le cinéma ? Si le visage obscur de la technique s'y est révélé au grand jour, pourquoi la Seconde Guerre mondiale s'est-elle encore plus appuyée sur elle ? Pourquoi, enfin, si la Grande-Bretagne avait perdu sa foi dans l'industrialisme, les colonies ont-elles attendu la fin de la Première Guerre mondiale pour secouer les chaînes de la subordination industrielle [7] ? Les récentes confirmations de la permanence de la puissance industrielle britannique après le conflit rendent ce pessimisme culturel vis-à-vis de la technique encore plus énigmatique : pourquoi n'a-t-il pas eu d'impact sur le progrès industriel [8] ? Visiblement, la faillite culturelle des valeurs victoriennes n'est qu'un aspect de la question. Quantité de visions de l'héroïsme et de la technique sont apparues pendant le conflit, et un examen kaléidoscopique peut permettre d'en prendre la mesure.

Je voudrais évaluer la contribution des fronts du Moyen-Orient à la transformation culturelle de la Grande-Bretagne au cours de la guerre. Je n'entends pas traiter de façon complète et approfondie ces campagnes, pas plus que leur impact local et mondial : ce serait aller au-delà de ce qu'il est possible de faire en tant qu'historienne du monde britannique. Je me contenterai de montrer que, même en ne mobilisant que les sources britanniques, on peut faire apparaître une vision de l'impact culturel du conflit sur les Européens totalement différente de celle fondée exclusivement sur le front de l'Ouest. Tandis que la guerre se poursuivait et que les campagnes au Moyen-Orient rencontraient de plus en plus de succès, le gouvernement, à Whitehall, est passé d'une politique du secret à la propagande. Les récits qui en ont été faits, largement influencés par la culture d'experts régionaux issus pour la plupart des *public schools* fréquentées par la classe moyenne supérieure, ont permis de compenser les terribles nouvelles venues de France. Ces campagnes secondaires permettent de comprendre pourquoi les Britanniques, malgré l'enlisement et les pertes du front de l'Ouest, sont restés engagés dans la guerre. La campagne de Palestine fut ainsi « soigneusement conçue par le gouvernement britannique comme un exercice de propagande [...] sur lequel on pouvait capitaliser afin de stimuler le moral de la nation [9] ». Si, comme le dit Samuel Hynes,

p. 151-185 ; Janet S. K. WATSON, *Fighting Different Wars: Experience, Memory, and the First World War in Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004. Sur les aspects technologiques de la guerre, voir John TERRAINE, *White Heat: The New Warfare, 1914-18*, Londres, Sidgwick and Jackson, 1982.

7 - Daniel R. HEADRICK, *The Tentacles of Progress: Technology Transfer in the Age of Imperialism, 1850-1940*, New York, Oxford University Press, 1988. Sur le mythe d'une Angleterre anti-technocratique, voir David EDGERTON, *England and the Aeroplane: Militarism, Modernity and Machines*, Londres, Penguin Books, 2013.

8 - Pour l'historiographie, voir David EDGERTON, *Science, Technology and the British Industrial « Decline », 1870-1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 1-10.

9 - Eitan BAR-YOSEF, « The Last Crusade ? British Propaganda and the Palestine Campaign, 1917-18 », *Journal of Contemporary History*, 36-1, 2001, p. 87-109, ici p. 88. Sur le milieu social des officiers à l'origine de cette propagande sur le Moyen-Orient, voir P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 2.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

les autres fronts n'ont pas fait partie du « mythe » de la guerre [10], cette singularité est davantage la nôtre que celle des Britanniques de l'après-guerre. Il n'est que de songer, par exemple, à l'association du mythe de Lawrence d'Arabie avec celui du front de l'Ouest dans l'autobiographie de Robert Graves [11], ainsi qu'à la place centrale du mythe de la guerre aérienne et de la guerre du désert, soulignée par S. Hynes lui-même, dans le réquisitoire contre la Seconde Guerre mondiale. La réintégration des campagnes du Moyen-Orient dans le récit principal de la guerre permet de retrouver la manière dont celle-ci a été perçue par les contemporains.

Elle permet aussi de résoudre ce mystère : comment l'héroïsme et la foi dans la technique ont-ils survécu malgré les nouvelles du front de l'Ouest ? Alors que la guerre de tranchées a mené à l'enlisement du conflit en France, le Moyen-Orient a montré que cette technique pouvait être efficace, surtout si elle était complétée par une combinaison d'opérations spéciales, de ruses et de l'emploi de la force aérienne, qui serait à l'origine de la tactique adoptée pendant le conflit mondial à venir. Si le *no man's land* représentait le basculement de la technique dans le « cœur des ténèbres [12] » – des ténèbres, bien sûr, coloniales –, la technique y apparaissait sous un tout autre jour. La guerre de conquête en Orient fut redéfinie comme un effort de développement international, qui posa le fondement de l'impérialisme de protectorat des années 1920 [13]. Alors que la situation en France mettait la possibilité de l'héroïsme individuel en doute, l'Arabie produisait le héros le plus célèbre du début du XX^e^ siècle, Thomas Edward Lawrence. Les Britanniques, qui avaient espéré que la guerre libérerait leur pays de la décadence et de l'autosatisfaction, ont vu, sur le front de l'Ouest, cette illusion se désagréger, mais ils ont pu compter sur un récit de compensation venu, providentiellement, du site d'Armageddon même. Tandis que les soldats y réalisaient leurs rêves d'une expérience authentique, les civils britanniques obtenaient un aperçu lumineux du vieux monde, surgissant, tel un phénix, des cendres de la guerre totale, débarrassé de ses oripeaux décadents, s'incarnant dans Lawrence d'Arabie et s'ancrant dans un impérialisme réinventé sous le nom de développement [14]. L'idée qui prévalait

10 - Samuel HYNES, *The Soldier's Tale: Bearing Witness to Modern War*, New York, Allen Lane, 1997, p. 116 ; E. BAR-YOSEF, « The Last Crusade... », art. cit., p. 108.

11 - Sur Lawrence, voir John MACKENZIE, « T. E. Lawrence: The Myth and the Message », *in* R. GIDDINGS (dir.), *Literature and Imperialism*, Basingstoke, Macmillan, 1991, p. 150-181, et la littérature citée dans P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.* ; Robert GRAVES, *Good-Bye to All That: An Autobiography*, Londres, J. Cape, 1929.

12 - S. KERN, *Culture of Time and Space...*, *op. cit.*, p. 301.

13 - Priya SATIA, « Developing Iraq: Britain, India and the Redemption of Empire and Technology in the First World War », *Past and Present*, 197-4, 2007, p. 211-255.

14 - Sur le héros colonial comme idéal du tournant du siècle, voir Edward BERENSON, *Heroes of Empire: Five Charismatic Men and the Conquest of Africa*, Berkeley, University of California Press, 2011 ; P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 5. Les aventures polaires du capitaine Robert Scott (Max JONES, *The Last Great Quest: Captain Scott's Antarctic Sacrifice*, Oxford, Oxford University Press, 2004), à la veille de la guerre, et celles de plusieurs voyageurs au Moyen-Orient ont nourri l'intérêt des Britanniques pour ces territoires qui passaient presque pour extraterrestres, à une époque où les géographes déploraient qu'il restât si peu à « découvrir » sur la Terre. Sur la nature tardive de cette exploration héroïque, voir P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 2.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

sur la région et les tactiques qu'il convenait d'y déployer était l'héritage de l'orientalisme du XIXe siècle, nuancé par la fascination du début du XXe siècle pour l'occulte et la guerre futuriste [15]. Dans ce moment culturel, la guerre de guérilla ne fut plus considérée comme le recours indéfendable de la barbarie contre la civilisation, mais comme une redéfinition moderniste de la guerre. Ce type d'évolution permet tout à la fois de mieux comprendre la culture de guerre et de la dépasser. Dans l'imaginaire britannique, la géographie de la guerre n'a fait qu'unir davantage le pays à l'expérience et à l'identité impériales. L'héritage culturel du conflit, la vision de la technique, de la guerre et de l'empire qu'il offrait, et l'intégration de cette vision dans les conceptions nouvelles de la « modernité », sont bien plus compliqués que ne l'admet l'historiographie dominante. Je m'appuierai sur la correspondance et les rapports officiels de soldats et de fonctionnaires britanniques au Moyen-Orient pour examiner quelle fut leur vision de la technique et de l'héroïsme ; et je m'inspirerai des récits, souvent rédigés par les mêmes individus pendant et après le conflit, pour montrer quel a été l'impact culturel de cette vision en Grande-Bretagne.

Les campagnes du Moyen-Orient dans l'histoire militaire

Le Moyen-Orient a été le théâtre de deux grandes campagnes. En Mésopotamie, la guerre a commencé comme une petite opération menée par l'armée indienne pour défendre les frontières de l'Inde et les intérêts britanniques dans le golfe Persique. L'armée indienne – quelque 240 000 hommes en 1914 (elle est deux fois plus nombreuse à la fin de la guerre) – était commandée depuis Delhi et Simla et comptait des soldats dans le monde entier, y compris sur le front de l'Ouest. Sa force extérieure la plus nombreuse était toutefois la force expéditionnaire D, qui fut envoyée en Mésopotamie. Une fois dans le golfe, la force D avança rapidement vers le nord, dans un effort pour consolider l'emprise britannique. Après sa tentative malheureuse pour s'emparer de Bagdad, qui la contraignit à une retraite désastreuse sur Kut à la fin de l'année 1915, la campagne fut reprise en mains par le War Office, à Londres. À la suite de la prise de Bagdad, en octobre 1917, la force D mit en déroute l'armée turque près de Mossoul. Plus à l'ouest, les troupes qui gardaient le canal de Suez lancèrent une offensive dans le Sinaï puis en Palestine et en Syrie, absorbant ce qu'il restait des troupes de Gallipoli dans une force expéditionnaire égyptienne élargie et poussant vers le nord en coordination avec la révolte arabe [16].

15 - Edward W. Said, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. par C. Malamoud, Paris, Éd. du Seuil, 2005.

16 - David Fromkin, *A Peace to End All Peace: The Fall of the Ottoman Empire and the Creation of the Modern Middle East*, New York, Avon Books, 1989 ; Jeremy Wilson, *Lawrence of Arabia: The Authorised Biography of T. E. Lawrence*, Londres, Heinemann, 1989 ; Matthew Hughes, *Allenby and British Strategy in the Middle East, 1917-1919*, Londres, Frank Cass, 1999 ; Malcolm E. Yapp, *The Making of the Modern Near East, 1792-1923*, Londres, Longman, 1987 ; Arthur J. Barker, *The Bastard War: The Mesopotamian*

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

L'histoire militaire de ces campagnes – tactique de déception, guerre irrégulière, recours massif à la force aérienne – se distingue totalement de l'image classique des combats de la Grande Guerre, parfois à dessein, comme on le verra. Les campagnes moyen-orientales occupent en outre, pour les Britanniques de l'époque, une place culturelle et politique singulière dans l'histoire militaire. Elles ont été conçues, dès le début, comme des opérations étonnamment mobiles et inventives, dans une guerre connue pour les combats de Sisyphe de ses soldats et la torpeur de ses généraux [17]. La capacité du général Edmund Allenby à coordonner « l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, l'aviation, la marine, les blindés, la ruse et les troupes irrégulières » a suscité l'admiration de Lawrence, et les campagnes au Moyen-Orient ont été, de ce point de vue, jugées novatrices par les contemporains. L'officier d'état-major d'Allenby, Archibald Wavell, salua ainsi l'usage inventif de « presque toutes les formes d'opération, sur presque tous les terrains et sous presque tous les climats ». Au cours de la campagne amphibie de Mésopotamie, notait Edmund Candler, correspondant de guerre, « les cinq armes de la force – la marine, la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie et l'aviation – ont travaillé ensemble de façon inédite » [18]. C'est au Moyen-Orient, observait le théoricien Basil Henry Liddell Hart, que « l'on a donné sa chance à la mobilité, et que cette chance a été saisie ». À la fin de la campagne de Palestine en 1918, la charge britannique à 350 miles au nord d'Alep, une des opérations de cavalerie les plus stupéfiantes, précipita « la fin de la plus grande guerre que le monde eût connue », d'après le *Journal of the Royal United Services Institute* – on sait aujourd'hui que la guerre a été gagnée, ou perdue, sur le front de l'Ouest. La déception, c'est-à-dire l'ensemble des tactiques consistant à tromper l'adversaire et à l'induire en erreur, la guerre irrégulière et la force aérienne, qui sont devenues des éléments essentiels de la guerre moderne, ont connu leur plus grand déploiement au Moyen-Orient. La volonté des commandants était « de conduire cette guerre avec toute la ruse et l'habileté imaginables » [19]. Et cette attitude était elle-même le produit d'une perspective culturelle, l'orientalisme, qui a largement influencé les tactiques des Britanniques et leur interprétation de la guerre au Moyen-Orient.

Campaign of 1914-1918, New York, Dial Press, 1967 ; Albert HOURANI, *The Emergence of the Modern Middle East*, Londres, Macmillan, 1981 ; John FISHER, *Curzon and British Imperialism in the Middle East, 1916-1919*, Londres, Frank Cass, 1999 ; Elie KEDOURIE, *England and the Middle East: The Destruction of the Ottoman Empire, 1914-1921*, Hassocks, Harvester Press, [1956] 1978.

17 - Sur les origines des tactiques employées sur le front de l'Ouest, voir Tim TRAVERS, *The Killing Ground: The British Army, the Western Front and the Emergence of Modern Warfare, 1900-1918*, Londres, Allen and Unwin, 1987.

18 - Thomas Edward LAWRENCE, *The Seven Pillars of Wisdom: A Triumph*, New York, Anchor, [1926] 1991, p. 615 ; Archibald P. WAVELL, *Allenby: Soldier and Statesman*, Londres, George G. Harrap, 1946, p. 195 ; Edmund CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, 2 vol., New York, Houghton Mifflin, 1919, vol. 2, p. 80.

19 - Basil Henry LIDDELL HART, *« T. E. Lawrence » : In Arabia and After*, Londres, J. Cape, 1934, p. 164 ; Q. L., « With the 13th Indian Cavalry Brigade in Palestine », *Journal of the Royal United Services Institute* (ci-après *JRUSI*), 64-454, 1919, p. 232-245, ici p. 245 ; Ferdinand TUOHY, *The Crater of Mars*, Londres, W. Heinemann, 1929, p. 210.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

Pour les soldats, le Moyen-Orient et ses sites légendaires étaient l'occasion d'échapper aux massacres du front de l'Ouest [20]. « Ceux qui ont connu la guerre en France ne savent pas ce qu'est la guerre », déclarait l'un d'entre eux. En Mésopotamie, « l'étrange sentiment d'être seul [...] dans le désert [...] avec ces foutus Arabes arrivant de partout » offrait la quintessence de la guerre, avec sa mythologie et sa quête individuelle [21]. « Dans l'exil, loin du monde », les « Invincibles » (tel était le surnom de la force D) menaient une « guerre telle qu'on se l'imagine », avec une dimension « humaine » et de « bons vieux combats » qu'on ne trouvait plus en France. Ils démontraient que « la guerre pouvait encore, dans certains endroits, être une aventure ». « Puisse la guerre se passer dans le désert », avouait un autre soldat. La médiocrité relative des conditions de vie et de nourriture lui donnait l'apparence d'une pénitence prometteuse d'expiation, d'autant que s'ajoutait l'avantage inestimable « de ne pas se faire tirer dessus ». Un grand nombre de soldats qui avaient combattu dans la région y réalisèrent ainsi leur rêve d'aventure et leur quête d'authenticité, surtout après avoir connu les combats en France [22].

Cela leur fut rendu possible parce qu'ils voyaient la région comme une contrée orientale de légendes : *Les mille et une nuits* étaient sur toutes les lèvres. Même Allenby se sentait « transporté très loin de ce monde, vers quelque chose ou quelque endroit » qu'il ne lui était pas donné de comprendre [23]. L'ignorance dans laquelle étaient les Britanniques par rapport aux campagnes dans la région alimentait ce sentiment de se trouver « dans une contrée étrange et mystérieuse », dans « un pays enchanté [...] difficile à imaginer, impossible à décrire ». Les soldats qui s'interrogeaient sur leur « destinée ultime » étaient heureux de prendre part à une « aventure intéressante ». Le plaisir d'arriver en *terra incognita* était accru par « la légende, la rumeur et l'histoire attachées à ce pays inconnu [...]. Qui pouvait résister au souffle de l'aventure, à l'idée que nous allions débarquer dans la ville natale de Sinbad le Marin, et que reposaient un peu plus loin les ruines de la grande Babylone, de l'Ur des Chaldéens, de la Ninive des Assyriens ; un pays peuplé de fantômes terribles, plein de légendes mystérieuses et d'histoires extraordinaires ? » Dans une brochure sur « Le pays aux deux fleuves », destinée à conforter le moral des troupes, on pouvait lire que « la Mésopotamie excite la curiosité des soldats plus que tout autre théâtre de guerre ». Les officiers vivaient « dans un état d'émerveillement permanent ». Le poète et chroniqueur du front de l'Ouest, Graves, dont le frère était un spécialiste du Moyen-Orient, a tenté de s'y faire transférer. Dans leurs lettres, des soldats exprimaient leur fascination et invitaient leurs destinataires à se tourner vers des ouvrages spécialisés, dans lesquels ceux-ci s'étaient souvent déjà plongés pour en savoir davantage. D'autres

20 - P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 166.
21 - Leeds University Library Liddle Collection (ci-après LULLC), MES 020, Robert Stewart Campbell à sa famille, 10 janv. 1916.
22 - Arthur Tillotson CLARK, *To Bagdad with the British*, New York, D. Appleton, 1918, vol. 2, p. 47-49 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 26 et 28 ; LULLC, MES 090, Rolt à Liddle, 20 déc. 1972 ; Martin SWAYNE, *In Mesopotamia*, Londres, Hodder and Stoughton, 1917, p. 51.
23 - Brian GARDNER, *Allenby*, Londres, Cassell, 1965, p. 163, Allenby à sa femme, 17 déc. 1917.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

priaient leur famille de leur en envoyer un ou deux exemplaires, toujours accompagnés des *Mille et une nuits* [24].

Bagdad est devenu un objectif militaire notamment parce que tout le monde connaissait la ville de nom, ce qui était loin d'être le cas d'autres cités de Mésopotamie : « C'était *Les mille et une nuits*. » Bagdad était à elle seule « un facteur moral » : des soldats désespérés d'errer inutilement dans un vaste « nulle part » trouvaient enfin un but glorieux dont « tout le monde, depuis qu'il était en âge de se souvenir, connaissait » le nom. Ce dernier évoquait le souvenir « d'un feu de bois flamboyant, d'une chambre tranquille, d'une voix douce parlant de l'ancienne Bagdad [...]. Qui n'aurait pas envie de se battre pour s'y rendre et la voir pour de vrai ? » Des officiers, en songeant aux Anciens sur les traces desquels ils allaient marcher, avaient la chair de poule : « Ce n'était pas des miles et des miles pour rien, mais une mine, un trésor historique. » Durant la première année d'occupation, pour « satisfaire une demande croissante », la Young Men's Christian Association (YMCA) militaire indienne distribua des guides touristiques sur Bagdad et organisa une série de visites qui devaient permettre aux « voyageurs » de voir en un minimum de temps les hauts lieux de la ville [25]. En Palestine, expliquait le major Claude Jarvis, les Britanniques foulaient « les champs de bataille antiques ». L'ultime opération de la cavalerie eut lieu près du « champ de bataille d'Issus (333 av. J.-C.), où Alexandre le Grand avait montré que l'on pouvait gagner une bataille avec des cavaliers intrépides et bien dirigés » [26]. Si les soldats du front de l'Ouest invoquaient ironiquement

24 - Sir Arthur LAWLEY, *A Message from Mesopotamia*, Londres, Hodder and Stoughton, 1917, p. 11, 34 et 91-92 ; LULLC, GS 0089, doc. 2, F. S. G. Barnett à sa mère, 10 mars 1917 ; H. Birch REYNARDSON, *Mesopotamia, 1914-15: Extracts from a Regimental Officer's Diary*, Londres, Andrew Melrose, 1919, p. 14-15 et 240-242 ; ARMY YMCA OF INDIA, « The Land of the Two Rivers », document souvent réimprimé, trouvé parmi les papiers des soldats en Mésopotamie ; LULLC, GS 0993, Lt. Col. L. A. Lynden-Bell, interview avec Peter Liddle, ts., oct. 1977 ; LULLC, GS 1429, Sir Reginald Savory, souvenirs, ts., n. d. ; A. T. CLARK, *To Bagdad with the British*, *op. cit.*, p. 2 ; LULLC, MES 082, boîte 1, correspondance de W. W. A. Phillips avec sa mère, avril 1915 ; L. M. H., « An Arabian Night », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, 203, 1918, p. 378-387, ici p. 379 ; LULLC, EP 098, lettres du capitaine John Stevenson à sa mère, 1917 ; James Saumarez MANN, *An Administrator in the Making: James Saumarez Mann, 1893-1920*, Londres, Longmans, Green, and Co., 1921, p. 234, Mann à sa mère, 15 mars 1920 ; British Library, Londres, India Office Records (ci-après IOR), Eur. MSS, F177/21, Emily Lorimer à sa mère, 31 mars 1917 ; LULLC, GS 1162, Joseph Napier à sa mère, 9 et 18 mars 1917 ; LULLC, MES 071, Lt. L. R. Missen, « Written for the 'Pelican', the *Perse School Magazine* and Passed by the Editor to my Mother, 19 April 1917 » ; Middle East Centre Archive, St. Antony's College, University of Oxford (ci-après MECA), Hogarth Papers, doc. 2, Hogarth à Billy, 19 févr. 1917.

25 - LULLC, GS 0993, Lt. Col. L. A. Lynden-Bell, interview avec Peter Liddle, ts., oct. 1977 ; H. B. REYNARDSON, *Mesopotamia...*, *op. cit.*, p. 240-242 ; LULLC, GS 1429, Sir Reginald Savory, souvenirs, ts., n. d. ; LULLC, MES 094, Army YMCA of India, « Baghdad: The City of the Caliphs », 1918. Sur le choix de Bagdad comme objectif militaire, voir Peter MORRIS, « Intelligence and Its Interpretation: Mesopotamia 1914-1916 », *in* C. ANDREW et J. NOAKES (dir.), *Intelligence and International Relations, 1900-1945*, Exeter, University of Exeter, 1987, p. 90.

26 - Claude S. JARVIS, *Arab Command: The Biography of Lieutenant-Colonel F. G. Peake Pasha*, Londres, Hutchinson, 1942, p. 50 ; A. P. WAVELL, *Allenby...*, *op. cit.*, p. 245-246.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

et tragiquement la mythique quête des romans médiévaux [27], ceux du Moyen-Orient y trouvaient une image de ce qu'ils vivaient réellement. Les œuvres de Gibbon, Xénophon, Hérodote et Thucydide étaient régulièrement consultées comme sources de parallèles possibles [28].

L'histoire biblique participait de cette fascination. En Mésopotamie, les troupes cherchèrent le jardin d'Éden, la tombe d'Ezra, la tour de Babel, l'Ur des Chaldéens et bien d'autres sites. Le soldat Edward Kinch se disait « immensément ému par le contact étroit avec les lieux et les légendes de l'Ancien Testament », qui produisaient « une affinité avec le pays [...] assez inexplicable et pourtant très forte ». Les soldats restaient assis des heures, Bible et cartes en main, cherchant des explications naturelles à ce qu'ils avaient jusqu'à présent considéré comme des légendes. Si tous n'étaient pas convaincus, l'expérience des sites bibliques « fit comprendre à beaucoup [...] que les histoires de l'Ancien Testament étaient *fondées sur des faits* ». « On vit ici l'histoire de la Bible », affirmait un correspondant de guerre, « et personne ne se demande si c'est vrai : on le sait ». La Palestine était « loin d'être un pays étranger » : les soldats tâchaient d'y retrouver des lieux dont ils avaient entendu parler « sur les genoux de leurs mères » et où ils se sentaient « comme chez eux, et pas du tout perdus comme [...] à Gallipoli ou à Salonique ». La présence palpable de Dieu était « un merveilleux encouragement ». Le major Vivian Gilbert appréciait que les « soldats cockneys » fissent souvent montre de piété, et lui-même savait se dépouiller de ses « couches extérieures de [...] raffinement décadent ». Toute occasion était bonne pour souligner « le cadre romantique », observait un autre, « l'une après l'autre, les prophéties s'accomplissaient ». Les soldats se battaient pour un pays qui « renfermait les souvenirs et les traditions les plus sacrés », remarquait Candler. « Les plaines arides où combattaient nos troupes et celles du général Allenby, et les déserts qui les entouraient, formaient le pays des Saintes Écritures [...]. Nous avions un dépôt de vivres à moins de cent mètres de l'endroit où Jonas avait été recraché par la baleine. » Les troupes d'Allenby « se servaient de Bibles comme de guides de la Palestine, et ils étaient incroyablement précis », affirmait Gilbert. Même pour les esprits les plus laïcs, l'austérité biblique de la vie bédouine offrait un contrepoint exemplaire à la décadence qui avait plongé les Britanniques dans le cauchemar de la guerre [29].

27 - Stefan GOEBEL, *The Great War and Medieval Memory: War, Remembrance and Medievalism in Britain and Germany, 1914-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; P. FUSSELL, *The Great War and Modern Memory*, *op. cit.*, p. 135-144 et 154.

28 - P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 80 ; James E. KITCHEN, *The British Imperial Army in the Middle East: Morale and Military Identity in the Sinai and Palestine Campaigns, 1916-18*, Londres, Bloomsbury, 2014.

29 - MECA, Edward Kinch Papers, doc. 1/2, notes autobiographiques, ms., n. d., p. 27 ; LULLC, GS 1429, Sir Reginald Savory, souvenirs, ts., n. d. (c'est moi qui souligne) ; Eleanor Franklin EGAN, *The War in the Cradle of the World: Mesopotamia*, Londres, Hodder and Stoughton, 1918, p. 74-76, 232 et 242 ; Conrad CATO, *The Navy in Mesopotamia, 1914 to 1917*, Londres, Constable, 1917, p. 17 ; Raymond SAVAGE, *Allenby of Armageddon*, Londres, Hodder and Stoughton, 1925, p. 198 ; Owen TWEEDY, *Gathering Moss*, Londres, Sidgwick and Jackson, 1967, p. 65-66 ; Vivian GILBERT, *The Romance of the Last Crusade*, New York, D. Appleton, 1924, p. 111-122, 180-186 et 235 ; Richard MEINERTZHAGEN,

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

En route pour Jéricho, et sans informations sur la région, Gilbert organisa l'attaque sur Mikmas en s'inspirant de la tactique utilisée par Jonathan dans le Livre de Samuel. Allenby étudiait la Bible avec « la passion et la concentration des Côtes de fer de Cromwell et [...] fondait ses plans sur les guerres de Josué ». Il dévorait l'histoire des Croisades, « si convaincu que dans l'Orient immuable l'histoire ne pouvait que se répéter qu'il affirma dès le début que la bataille décisive de la campagne aurait lieu au col de Megiddo ». Les soldats s'attendaient eux aussi à une guerre radicalement différente de la guerre en France. Et c'était bien le cas : les officiers considéraient comme une forme de respect culturel d'aborder l'action dans la région avec originalité et avec une désinvolture éthique qui n'aurait pas été tolérée en Europe. Les officiers déployés auprès des forces chérifiennes ou qui servaient d'agents politiques en Mésopotamie réalisaient, en Arabie, l'idée édouardienne d'entente en imitant l'« esprit arabe ». « Abandonnez vos coutumes et vos amis anglais [...] et adoptez entièrement les habitudes des Arabes [...] pour les battre à leur propre jeu », conseillait Lawrence, « plus vos procédés seront arabes et peu orthodoxes, et plus vous aurez de chances d'en finir avec les Turcs ». Il n'avait pas besoin d'Anglais qui, loin de chez eux, « étaient encore plus anglais », mais d'un type d'individu « subtil et habile » qui « dirigerait les hommes en secret ». Les officiers prenaient au sérieux ces conseils, tel Harold Dickson qui, en Mésopotamie, écrivait à sa mère que les Arabes ne cessaient de l'espionner et que, « bien que la consigne fût de les traiter en amis », il répondait « à la ruse par la ruse ». La vision de l'Arabie comme terre de bravoure et d'intrigues rendait inutile l'observation des mœurs sociales et morales et des conventions juridiques qui limitaient ailleurs l'action des Britanniques – ou qui, du moins, suscitaient des doutes. Pour la première fois peut-être, les officiers admettaient librement, sans recourir à l'euphémisme, qu'ils intriguaient sans scrupule parce que la contrée elle-même justifiait un comportement qui n'était pas strictement celui d'un gentleman. Impénétrables « comme des sphinx », pour reprendre les mots de Lawrence, ils conspiraient avec des sujets ottomans à la destruction de la Sublime Porte. Les actions de répression brutale menées par les agents britanniques étaient présentées comme un épisode de l'épopée éternelle de l'Arabie et de ses intrigues [30].

Cet effort d'adaptation conduisit à l'invention de tactiques modernes de déception militaire. C'est ainsi que, lors de la « ruse du havresac », fin 1917, avant la troisième bataille de Gaza, Richard Meinertzhagen, le chef du renseignement d'Allenby, se perdit dans le *no man's land*, prétendit avoir été blessé par une salve ottomane et y laissa un sac plein de faux documents « confidentiels » qui annonçaient une attaque britannique à Gaza. De même, avant l'attaque de Beersheba,

Army Diary, 1899-1926, Édimbourg, Oliver and Boyd, 1960, p. 22 ; « Allenby's Crowning Mercy », *The Times*, 31 déc. 1918, p. 9 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 2, p. 198.

30 - A. P. WAVELL, *Allenby...*, *op. cit.*, p. 162 ; Thomas Edward LAWRENCE, « Twenty-Seven Articles », *Arab Bulletin*, 60, p. 347-353, article 20 ; *Id.*, *The Seven Pillars of Wisdom...*, *op. cit.*, p. 195, 339, 346 et 381 ; MECA, Dickson Papers, boîte 1, doc. 3A, Dickson à sa mère, 17 févr. 1915 ; doc. 4, 13 mars 1916 ; boîte 2, doc. 1, 14 févr. 1916 ; P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 137-143.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

de faux télégrammes firent passer l'activité des Britanniques pour un mouvement de reconnaissance. David Lloyd George attribua à cette ruse le succès de la bataille et Allenby, le succès de toute la campagne. Par la suite, « la ruse, qui, pour le général lambda n'était qu'un hors-d'œuvre avant la bataille, est devenue pour Allenby une stratégie régulière ». Avant la bataille de Megiddo, en 1918, les Britanniques dissimulèrent l'effort principal porté dans le secteur ouest et détournèrent l'attention des Ottomans vers le secteur est : ils édifièrent des camps dans la vallée du Jourdain, les remplirent de soldats inaptes et de milliers de chevaux factices, jetèrent des ponts sur le fleuve, des bataillons marchèrent de jour vers l'est avant de repartir secrètement la nuit en camion. Pendant ce temps, près de la côte, des camps délibérément vastes se remplissaient de soldats. Des traîneaux tirés dans le sable créaient des nuages de poussière afin de dissimuler ce qui se passait ou de donner une impression d'activité fiévreuse. Des préparatifs furent lancés pour le « transfert » imminent du quartier général britannique à Jérusalem : un hôtel fut évacué, des panneaux et des lignes de téléphone installés. Lawrence et ses « agents arabes involontaires » furent également utilisés en ce sens [31]. L'invention des tactiques de déception moderne en Palestine a longtemps été traitée comme un sujet secondaire de l'histoire militaire. Il est temps de la replacer dans l'approche générale de la guerre au Moyen-Orient et celle-ci, à son tour, dans l'histoire culturelle et militaire de l'armée.

Ces tactiques sont les seules qui aient réussi pendant la guerre, et le Moyen-Orient fut l'unique théâtre où l'on essaya d'en faire un principe stratégique absolument nouveau [32]. Le commandant Wavell, pendant la Seconde Guerre mondiale, s'en est inspiré pour la bataille d'El Alamein, dont s'inspirèrent à leur tour les tactiques qui conduisirent aux débarquements en Sicile et en Normandie. La campagne de Mésopotamie fut ainsi l'occasion d'« attaques par désorientation », de « ruses et de crochets du gauche ». Le haut fonctionnaire Percy Cox, responsable politique du corps expéditionnaire indien, a critiqué le conformisme du général Frederick Stanley Maude qui prit le commandement de la campagne après le siège de Kut : c'était un « pur soldat [...] sans aucune expérience de l'Orient ou des Orientaux ». Cependant, l'attaque initiale contre Sannaiyat fut un coup de bluff destiné à couvrir la véritable attaque, le long du Chatt el-Gharraf, et la ruse présida à un grand nombre d'avancées, dont celle sur Khan al-Baghdadi. D'autres jugeaient Maude « très fort pour tromper et mystifier » : il savait « tout ce qui pouvait être accompli par la surprise » [33].

31 - B. H. Liddell Hart, *« T. E. Lawrence »...*, *op. cit.*, p. 237 et 341 ; P. Satia, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 143-144.

32 - Le camouflage et d'autres formes de ruse et de dissimulation ont aussi été utilisés en Europe, notamment à la fin de la guerre, mais ces procédés n'ont jamais constitué un principe stratégique et, comme on le verra p. 100-101, des effectifs militaires qualifiés du Moyen-Orient furent envoyés en Europe pour encourager l'emploi de la déception.

33 - A. P. Wavell, *Allenby...*, *op. cit.*, p. 195 ; Bruce A. Watson, *Desert Battle: Comparative Perspectives*, Westport, Praeger, 1995, p. 106-108 ; Philip Graves, *The Life of Sir Percy Cox*, Londres, Hutchinson, 1941, p. 223, Cox à l'India Office et au gouvernement de l'Inde, 25 mai 1918 ; Frederick Vavasour Broome Witts, « The Passage of the Tigris at Shumran, 23rd February, 1917 », *JRUSI*, 68-471, 1923, p. 447-456, ici p. 447.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

La déception servait souvent de multiplicateur de forces. En Palestine, où les Britanniques avaient la supériorité, elle était inspirée par d'autres considérations. La fascination du milieu du renseignement pour le passé de la région s'étendait à l'étude de l'histoire de la déception militaire, avant que cette pratique ne fût devenue déshonorante au Moyen Âge. Le général Allenby trouvait des instructions dans Juges VII, qui raconte l'attaque nocturne des trois cents de Gédéon. Pendant la guerre suivante, Wavell écrivait à ce sujet : « Les leçons qu'enseigne [la région] – la valeur de la discipline, le besoin de reconnaissance personnelle, l'effet moral de la surprise – sont applicables à toute attaque nocturne aujourd'hui. » L'état-major d'Allenby avait été frappé par un passage d'un livre de Sir George Adam Smith, *Historical Geography of the Holy Land* (1894) : « Tout conspire à donner aux habitants des moyens faciles pour se défendre contre une armée importante. C'est un pays d'embûches, de mêlées, de surprises [...] où l'essentiel pour la guerre est l'agilité, la sûreté du pied, l'endurance et la course. » La déception semblait faite pour cette contrée romantique ; peut-être même y était-elle fatale [34]. C'est pourquoi, « après des milliers d'années, les tactiques de Saul et de Jonathan ont été reprises avec succès par la force britannique [35] ».

Au départ, l'impossibilité de pouvoir se mettre à couvert dans le désert semblait rendre toute attaque surprise impossible. « La platitude du pays nous mettait en situation difficile », déplorait Dickson, « c'est comme une table de plusieurs miles de longueur et [...] l'Ennemi [...] peut nous voir venir des heures à l'avance ». Mais les subterfuges naturels du désert étaient également une source d'inspiration : « Il n'y a pas un régiment de cavalerie [...] qui, à un moment ou à un autre, n'a pas pris des moutons pour des fantassins », notait Candler. Les soldats en reconnaissance se perdaient, les signaux visuels ne marchaient pas et se repérer, « dans un pays enchanté qui dansait et brillait », était impossible. Les soldats pouvaient à peine voir ce qu'ils visaient. Les erreurs ayant conduit au désastre de Kut étaient en partie excusées par « les illusions des mirages du désert » [36]. Le soldat Martin Swayne écrivit que « les Arabes hostiles, connaissant les zones de mirage, s'y installaient, empêchant tout repérage ». Apparaissant et disparaissant « comme dans un menuet », ils en faisaient un moyen de surprise ; quand ils approchaient, « ils s'évanouissaient à l'intérieur du mirage comme si le sol s'était ouvert sous eux et les avait avalés », racontait un officier de reconnaissance : « À peine un groupe s'était-il évanoui sur notre droite qu'un autre surgissait sur notre gauche, comme au cinéma, avant de disparaître à son tour, remplacé devant nous par un spectre tout

34 - A. P. WAVELL, *Allenby...*, *op. cit.*, p. 235 et 187 (citation de Smith) ; R. SAVAGE, *Allenby of Armageddon*, *op. cit.*, p. 198. Allenby s'est aussi inspiré de la bataille de libération de la ville de Kimberley pendant la guerre des Boers.

35 - Edmund DANE, *British Campaigns in the Nearer East, 1914-1918: From the Outbreak of War with Turkey to Taking of Jerusalem*, Londres, Hodder and Stoughton, 1919, vol. 2, p. 226-227.

36 - MECA, Dickson Papers, boîte 1, doc. 3A, Dickson à sa mère, 29 déc. 1914 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 111 ; Edward J. THOMPSON, *The Leicestershires beyond Baghdad*, Londres, Epworth Press, 1919, p. 75 ; F. TUOHY, *The Crater of Mars*, *op. cit.*, p. 165-166.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

aussi insaisissable. Et nous continuions comme ça, à chasser des fantômes. » Comme dans un tour de magie, alors qu'il n'avait « rien vu pendant des heures et des heures », écrit Dickson, les Arabes attaquaient soudain, « surgissant derrière des mirages [...] employant des milliers d'autres stratagèmes ». Il parle plus loin de « l'élan d'audace, du mystère, du pittoresque » de la guerre « éclair » de ces « feux follets » :

> *Représentez-vous [...] un désert de sable parfaitement plat [...]. Un Blanc n'y trouverait pas un pouce de couverture, mais ces hommes du désert utilisent ces curieux plis dans le sol de façon diabolique [...]. Au premier plan, un officier [...] scrute l'horizon à la recherche d'un signe de l'ennemi, son escadre au repos complète le tableau. Au loin [...] soudain s'élève une tempête de sable [...]. Elle frappe à pleine puissance et Dieu seul sait ce qui peut arriver. Cinq mille ennemis hurlants, de sauvages Arabes du désert, le visage caché jusqu'aux yeux, surgissent avec la tempête. En un éclair ils sont sur nous – la robe au vent, tirant en selle au plein galop, sans jamais s'arrêter. Avant d'avoir le temps de les compter, soixante d'entre eux vous entourent*[37].

Avant de disparaître tout d'un coup, « Dieu seul sait où ». Les Bédouins savaient aussi trouver une couverture en cas d'attaque aérienne : ils s'éparpillaient « dans les oueds pierreux [...], chacun s'allongeait à l'ombre de son dromadaire, lui-même couché sur le sol, et, depuis les airs, il était impossible de les distinguer des rochers ». Ces « ruses subtiles » étaient pleines d'« enseignements », estimait un correspondant de guerre. La guerre arabe était une leçon de souplesse : dans le Sud de la Mésopotamie, une région en proie aux inondations, leur capacité à fabriquer rapidement des barques et à reconstruire des villages fut une source d'inspiration pour les patrouilleurs et les bases aériennes mobiles de la force D. Peut-être, suggérait un soldat, le désert « aiguisait-il l'ingéniosité »[38].

La capacité des Bédouins à tirer parti de phénomènes qui semblaient rendre impraticable la guerre régulière moderne était tout à la fois instructive, menaçante et merveilleuse. La « question de l'ennemi » qu'elle soulevait était inédite. Leurs méthodes semblaient étonnamment modernes aux yeux d'une armée britannique généralement sûre de sa supériorité. « On ne peut prendre aucun risque avec ces hommes de mystère », avouait Dickson, « nous comprenons les Turcs, mais que Dieu me bénisse si nous pouvons comprendre quelque chose à ces nouveaux ennemis » que sont les Arabes. Lawrence admirait les forces arabes de l'Ouest, « qui chevauchaient par petits groupes, attaquaient ici et là les Turcs, puis se retiraient avant que ceux-ci n'avancent pour resurgir, aussitôt après, dans une tout autre direction », provoquant « chez l'ennemi la surprise et la peur ». Loin de les

37 - MECA, Dickson Papers, boîte 1, 2e brochure, Dickson à Greene, 10 mars 1915.
38 - M. Swayne, *In Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 68 ; E. Candler, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 110-111 ; Black Tab, *On the Road to Kut: A Soldier's Story of the Mesopotamian Campaign*, Londres, Hutchinson, 1917, p. 571 ; MECA, Dickson Papers, boîte 1, doc. 3A, Dickson à sa sœur, 12 mars 1915, et à sa mère, 6 mars 1915 ; E. Dane, *British Campaigns in the Nearer East...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 153, et vol. 1, p. v ; Sam Cottingham Rolls, *Steel Chariots in the Desert: The Story of an Armored-Car Driver with the Duke of Westminster in Libya and in Arabia with T. E. Lawrence*, Londres, J. Cape, 1937, p. 170.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

juger primitifs, les arabisants britanniques estimaient que « l'homme qui se sert de son esprit [...] est celui qui a le plus de chance de triompher » [39]. Les Britanniques prendraient donc les Arabes à leur propre jeu. L'expérience les armerait contre les ruses bédouines – « Ceux d'entre nous qui sont là depuis quelque temps commencent peu à peu à comprendre. Ce sont les nouveaux régiments qui se font encore systématiquement avoir », écrit Dickson – et ils apprendraient à élaborer leur propre « mirage stratégique ». Les instructions de contre-espionnage se transformaient en leçons de tactique, comme dans l'exemple des camps factices. Si les soldats étaient généralement logés dans des camps, expliquait l'agent de renseignement Frederick Leith-Ross, l'observation des tentes était d'une importance cruciale : « l'absence de bêtes de transport, de traces de roues ou de pistes éveillait les soupçons ». « La possibilité de camps factices, dressés dans le but d'égarer l'adversaire sur l'emplacement ou la force des troupes, ne doit pas être négligée. Si l'on se garde d'en abuser, ce genre de coup de bluff a une bonne chance de réussir » [40].

La désinformation était un élément fondamental de la déception. Observant que « les Turcs semblaient incapables de trier le vrai du faux [...] dans les informations [...] que leur donnaient les Arabes locaux », Lawrence décida de propager de fausses informations sur leurs activités. Leith-Ross écrivait qu'il n'était pas difficile, « dans un pays comme l'Irak, de diffuser des informations inexactes et trompeuses et de faire en sorte que l'ennemi en ait connaissance ». Après-guerre, le manuel de renseignement du War Office affirmait que, dans les régions « à moitié civilisées », « les races sont capables de se communiquer des informations sur de grandes distances avec une rapidité étonnante et par des moyens qu'il est parfois difficile d'expliquer ». Grâce à cette facilité de diffusion, la désinformation était une arme « efficace », car, « si la plupart des combattants irréguliers aiment à tendre des pièges, ils ne sont pas suffisamment méfiants pour les éviter » [41]. Allenby donnait « carte blanche à son état-major du renseignement pour [...] se jouer des Turcs en poussant leur art jusqu'au bout ». Meinertzhagen distillait à ses opposants « des informations volontairement faussées. Avec lui, le renseignement était presque une arme offensive. » Leur succès fut si remarquable que lui et Dawnay furent

39 - MECA, Dickson Papers, boîte 1, doc. 3A, Dickson à Greene, 10 mars 1915 ; Firestone Library, Princeton University, Arab Bureau Papers, FO 882, Lawrence à Wilson, 8 janv. 1917, *Arab Bulletin*, 42, 1917, p. 77 ; S. C. ROLLS, *Steel Chariots in the Desert*..., *op. cit.*, p. 170.

40 - MECA, Dickson Papers, boîte 1, 1re brochure, Dickson à Greene, 7 févr. 1915 ; B. H. LIDDELL HART, *« T. E. Lawrence »*..., *op. cit.*, p. 245 ; John PRESLAND, *Deedes Bey: A Study of Sir Wyndham Deedes, 1883-1923*, Londres, Macmillan, 1942, p. 275 ; National Army Museum, Londres, ARC 1983-12-69-10 (ci-après NAM), Leith-Ross Papers, « Tactical Side », n. d., p. 4-7.

41 - The National Archives, Londres (ci-après TNA), FO 882, T. E. Lawrence, « The Occupation of Akaba », *Arab Bulletin*, 59, 1917, p. 231-232 ; T. E. LAWRENCE, *The Seven Pillars of Wisdom*..., *op. cit.*, p. 385 ; NAM, Leith-Ross Papers, « Secret Service or Intelligence », p. 11 (c'est moi qui souligne) ; TNA, WO 287/228, War Office, *Manual of Military Intelligence in the Field*, Londres, HMSO, 1922.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

envoyés sur le front de l'Ouest, où le milieu du renseignement « était totalement enlisé » [42].

De même, la guerre irrégulière a pris naissance au Moyen-Orient, quand les Britanniques adoptèrent les tactiques des « sauvages cavaliers du désert » pour créer la première « force d'opérations spéciales ». L'*establishment* militaire avait longtemps considéré la guérilla comme une guerre primitive, tribale et harassante, celles des Boers ou d'autres peuples attardés. Avec la révolte arabe, elle devint une tactique britannique moderne. Au lieu de considérer le soutien arabe de l'ennemi comme du « harcèlement tribal », les observateurs britanniques y voyaient désormais une sorte d'« arme irrégulière pour les Turcs » [43]. Ils étaient impressionnés par la manière dont « une horde d'Arabes était capable de sortir des ténèbres pour se déployer comme un éventail sur tout l'horizon ». Ces « soldats irréguliers jaillissaient sans raison apparente », s'étonnait Candler, « sinon par bravade et avec l'instinct du renard ». Ces « hommes de mystère », dans leurs vêtements flottants, ne supportaient pas les structures ordinaires de commandement, pensait Lawrence : « La guerre du Hedjaz oppose des derviches à des troupes régulières, et nous sommes du côté des derviches. Nos manuels ne s'appliquent pas du tout à cet environnement. » Ce n'était pas une remarque en passant mais un article de foi qui faisait partie de ses « Twenty-Seven Articles » sur la collaboration avec les Arabes, qui ont encore une influence aujourd'hui en matière de contre-insurrection. « Le Hedjaz rend inutile les tactiques ordinaires. Il faut apprendre les principes bédouins de la guerre » [44]. Malgré une sensibilité romantique, ses découvertes étaient présentées comme étant le fruit d'une réflexion minutieuse : « La guerre sauvage semble n'avoir jamais été considérée par les Anglais du point de vue des sauvages, et la révolte arabe aura été une occasion remarquable pour en tester à grande échelle les possibilités. Notre guerre était si étrange et si lointaine que les autorités, faussement effarouchées, nous ont livrés à nous-mêmes. » Il était déterminé à montrer que « la guerre irrégulière ou la rébellion » était « une science exacte et [conduisait à] un succès inévitable ». Son objet n'était pas seulement d'imiter la pratique bédouine mais, comme toujours, de la perfectionner. « C'est en suivant avec succès l'école bédouine que j'ai acquis la compétence et le prestige permettant d'en modifier la pratique. » Il publia sur le sujet, dans le premier numéro de *The Army Quarterly* publié après-guerre, un article sur la tactique militaire intitulé « The Evolution of a Revolt », qui eut une immense influence [45].

42 - F. Tuohy, *The Crater of Mars*, *op. cit.*, p. 210-211 ; R. Meinertzhagen, *Army Diary...*, *op. cit.*, p. 243, 30 sept. 1918. Cet officier du renseignement s'est inspiré de ruses qu'il avait mises au point (également contre des Arabes) en Afrique de l'Est.

43 - MECA, Dickson Papers, boîte 1, doc. 4, Dickson à sa mère, 6 mars 1915 ; E. Candler, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 112 et vol. 2, p. 25.

44 - *Ibid.*, vol. 1, p. 111 ; TNA, FO 882, T. E. Lawrence, « Military Notes », *Arab Bulletin*, 32, 1916, p. 480 ; T. E. Lawrence, « Twenty-Seven Articles », art. cit., article 22.

45 - Thomas Edward Lawrence, « The Evolution of a Revolt », *Oriental Assembly*, éd. par A. W. Lawrence, Londres, Williams and Norgate, [1920] 1939, p. 103-134, ici p. 112-115 et 133-134 ; J. Wilson, *Lawrence of Arabia...*, *op. cit.*, p. 629. L'essentiel de l'article de Lawrence a ensuite été publié dans *The Seven Pillars of Wisdom*.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

La mobilité était au cœur de sa théorie, en opposition implicite à ce qui se passait sur le front de l'Ouest, où les efforts des commandants pour restaurer la guerre de mouvement ont systématiquement échoué. À l'opposé des armées immobiles et immobilisées, écrivait Lawrence, « nous devions être comme de la vapeur », « une influence, une idée, une chose intangible, invulnérable, sans avant, sans arrière, flottant comme un gaz ». Il soulignait la « culture assidue du pouvoir du désert » que pratiquaient les Bédouins, leur capacité à contrôler, avec des groupes éparpillés, « les confins inconnus et désolés [...] de l'Arabie ». Leur petit nombre en faisait « l'ennemi le plus insaisissable qu'on ait jamais vu dans une armée ». Fortement opposé à la formation de forces arabes régulières, il expliquait que la menace de l'attaque suffisait à arrêter l'ennemi. Sans rien faire de concret, les troupes de Lawrence avaient immobilisé une force turque à Médine. Leur menace allait de pair avec le désert. « Notre guerre devait être une guerre de détachement », concluait-il, « il nous fallait contenir l'ennemi par la menace silencieuse d'un désert immense et inconnu, sans révéler notre présence avant le moment de l'attaque ». L'objectif n'était pas d'engager le combat avec les Turcs mais de les impressionner « par le fait que derrière l'écran bédouin attendait une quantité inconnue » de soldats. En Arabie, « l'espace [était] plus grand que la force des armées ». « Retenue avec l'armée en Palestine, cette poignée d'hommes n'aurait été qu'une goutte dans l'océan », convenait Liddell Hart. « Envoyée dans le désert, elle aspira comme une tornade la moitié de l'armée turque » [46]. Bray affirmait que les irréguliers arabes étaient « bien plus forts qu'il n'y paraissait à première vue », et que leur force venait de leur capacité à ne pas offrir de cible à l'ennemi. On pouvait les disperser, pas les anéantir. « Donnez-leur un point de ralliement et ils resurgissent plus forts que jamais. » Avec le désert pour camouflage, ils semblaient former un gigantesque soulèvement « national ». La guerre irrégulière reposait sur le bluff et la ruse. Dans le désert, de petites actions avaient un impact démesuré ; la rumeur les amplifiait ; elles prenaient une dimension épique que les arabisants britanniques jugeaient normale pour l'Arabie [47].

Le contraste avec le front de l'Ouest, où les forces étaient concentrées et se faisaient décimer, était manifeste. D'autres témoignages faisaient écho à ces considérations et louaient la nature démocratique, improvisée, fraîchement anti-bureaucratique de la révolte arabe [48]. Contrairement à la France, les conditions en Arabie « n'étaient jamais deux fois les mêmes, aucun système ne pouvait servir

46 - T. E. Lawrence, « The Evolution of a Revolt », art. cit., p. 112-113, 116 et 122 ; *Id.*, *The Seven Pillars of Wisdom...*, *op. cit.*, p. 192 et 196 ; *Id.*, *The Home Letters of T. E. Lawrence and his Brothers*, éd. par M. R. Lawrence, Oxford, Blackwell, 1954, p. 335, Lawrence à sa famille, 12 févr. 1917 ; *Id.*, *Selected Letters of T. E. Lawrence*, éd. par D. Garnett, Londres, World Books, 1941, p. 120, Lawrence à Clayton, 27 août 1917 ; B. H. Liddell Hart, *« T. E. Lawrence »...*, *op. cit.*, p. 375.

47 - *Arabian Report*, 18, n. d., Bray, 8 nov. 1916 ; P. Satia, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 2 et 4.

48 - J. Wilson, *Lawrence of Arabia...*, *op. cit.*, p. 342, Storrs, vers déc. 1916 ; TNA, FO 686/6/Pt.1, Intelligence report, 28 déc. 1916 ; E. Candler, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 111 ; J. Presland, *Deedes Bey...*, *op. cit.*, p. 179 ; Hubert Young, *The Independent Arab*, Piscataway, Gorgias Press, [1933] 2007, p. 162.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

deux fois », et la « diversité » organisationnelle des Arabes – leur force reposant sur le coup de tête – déjouait les services de renseignement de l'ennemi. Ils se déplaçaient en bandes, et ce n'était pas leurs corps mais leurs esprits qu'ils rangeaient en ordre de bataille, quand bien même ils « n'avaient pas la moindre idée, à aucun moment, de [leur] force ». Sans discipline formelle, leur « seul contrat était l'honneur » ; leur guerre était « simple et individuelle », et leurs troupes, « une alliance heureuse de commandants en chef ». Même dans le contingent britannique, il y avait tellement d'officiers dans la troupe que « le grade tomba en désuétude ». Avec leurs bermudas, leurs chemises à col ouvert, leurs keffiehs et leurs grosses chaussures militaires, qu'ils portaient sans chaussettes, ils étaient « les plus mal habillés de l'armée britannique », se félicitait un soldat, et étaient donc parfaitement adaptés à leur mission. Au Moyen-Orient, le style héroïque des amateurs de talent qui avaient bâti l'empire s'unissait au soldat moderne pour échapper à l'« horrible déshumanisation » de la guerre contemporaine. En visite au Caire, Gerard Leachman, haut fonctionnaire qui avait aussi servi comme soldat en Mésopotamie, découvrait « une armée absolument nouvelle ». Et Lawrence s'étonnait de l'anomalie de son rôle : « Je ne pense pas qu'aucun Anglais avant moi ait jamais occupé une position aussi bizarre » [49].

Les Britanniques étaient tout à fait adaptés à ce genre de tactique, assurait Lawrence, car « tout jeune Anglais ou presque possède en lui un fond d'excentricité ». Cette anglicité était celle de la classe moyenne supérieure formée dans les *public schools* à laquelle il appartenait. Et c'était ce milieu qui avait subi des pertes disproportionnées, privant le pays d'une génération promise à en devenir l'élite. Heureusement, les tactiques des Arabes, « par leur mobilité, leur *ubiquité*, leur autonomie par rapport aux bases arrière et en matière de communication », étaient pareilles à celles du « combat naval », d'autant qu'ils bénéficiaient, derrière eux, « d'un espace de retraite sûr dans lequel les Turcs ne pouvaient pénétrer ». Lawrence et Liddell Hart ont été repris par les historiens de la guerre : domestiquer la guerre irrégulière était par essence « un mode de guerre britannique ». Pour Meinertzhagen, la théorie de Lawrence était un « prototype de ce qui risquait de devenir tout à fait courant dans les guerres à venir ». « Je ne vois aucune raison pour qu'il n'y ait pas à l'avenir, dans l'organisation normale de toutes les armées, un élément de soldats réguliers bien formés à la guérilla », écrivait-il. Le grand intérêt de la contribution de Lawrence était, pour ses pairs, qu'il promettait de rendre à la guerre sa vitalité et

49 - T. E. Lawrence, *The Seven Pillars of Wisdom...*, *op. cit.*, p. 195, 339 et 381 ; *Id.*, « Twenty-Seven Articles », art. cit. ; *Id.*, « The Evolution of a Revolt », art. cit., p. 128-131 ; *Id.*, *The Seven Pillars of Wisdom...*, *op. cit.*, p. 340 ; S. C. Rolls, *Steel Chariots in the Desert...*, *op. cit.*, p. 158 ; LULLC, MES 020, Robert Stewart Campbell à sa famille, 10 janv. 1916 ; Alma J. Plotke, *Imperial Spies Invade Russia: The British Intelligence Interventions, 1918*, Westport, Greenwood Press, 1993, p. 185 ; Basil Henry Liddell Hart, *The British Way in Warfare*, New York, Macmillan, 1933 ; S. Hynes, *The Soldier's Tale...*, *op. cit.*, p. 121-122 ; Harry V. F. Winstone, *Illicit Adventure: The Story of Political and Military Intelligence in the Middle East from 1898 to 1926*, Londres, J. Cape, p. 299 (citation de Leachman) ; T. E. Lawrence, *The Home Letters...*, *op. cit.*, p. 334, Lawrence à sa famille, 31 janv. 1917.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

son individualité : « la guerre irrégulière est bien plus intellectuelle qu'une charge à la baïonnette », soulignait-il [50]. Cette forme de combat avait disparu sur le front de l'Ouest ; dans leurs efforts pour ressusciter la mobilité de la guerre ancienne, Lawrence et ses collègues inventaient consciemment quelque chose qui était à la fois totalement nouveau et typiquement britannique.

Lawrence voulait aussi une guerre moderne moins létale. L'objectif arabe étant de nature « géographique », « tuer des Turcs » n'avait aucune utilité tactique, expliquait-il. La victoire « ne repos[ait] pas sur l'issue des batailles, mais sur l'occupation de vastes territoires ». Il cherchait à dépasser la guerre d'usure, la guerre de position et la lourdeur de la chaîne d'approvisionnement pour revenir, dans un geste typiquement moderne, à un lointain passé médiéval. Le lieutenant-colonel Walter Stirling assurait que Lawrence « aurait été plus à son aise au début de la Renaissance ou alors d'ici deux cents ans ». Jugeant dépassés la « pratique empirique » et les grands théoriciens occidentaux de la guerre – Napoléon Bonaparte, Carl von Clausewitz, Ferdinand Foch –, Lawrence se tournait vers les campagnes qu'il avait étudiées « pas à pas », celles « d'Hannibal et de Bélisaire, de Mahomet et des Croisades », cherchant « une équivalence immédiate entre [ses] lectures et [leurs] mouvements actuels ». Les Croisades avaient sans doute été sanglantes ; aussi « son idéal de la guerre » était-il fondé, d'après son collègue Alec Kirkbride, « sur les *condottieri* professionnels de l'Italie médiévale », qui cherchaient à atteindre leurs « objectifs avec un minimum de pertes *des deux côtés* ». Lawrence lui-même était fier de n'avoir participé « à aucun de [ces] bains de sang. Toutes les provinces soumises ne valaient pas pour [lui] la mort d'un seul Anglais. » Certes, la révolte arabe était loin de se faire sans effusion de sang. Tout en la comparant publiquement à une attaque de train amateur, « à la Buffalo Bill », Lawrence avouait en privé : « J'espère que ce cauchemar va bientôt se terminer, que je vais me réveiller et redevenir vivant. Ces tueries sans fin de Turcs sont épouvantables. » Il expliquait que le massacre de Tafilah était « une exception accomplie à contrecœur, une sorte de plaisanterie sardonique », tout au long de laquelle il s'était répété « les formules absurdes de Foch et d'autres grands massacreurs et [...] avait parodié le genre de choses qu'ils recommandaient [...]. Tuer des Turcs n'était pas notre truc » [51].

50 - T. E. Lawrence, « The Evolution of a Revolt », art. cit., p. 122-123 (c'est moi qui souligne) ; A. J. Plotke, *Imperial Spies Invade Russia*..., *op. cit.*, p. 185 ; B. H. Liddell Hart, *The British Way in Warfare*, *op. cit.* ; S. Hynes, *The Soldier's Tale*..., *op. cit.*, p. 121-122 ; Hew Strachan, « The British Way in Warfare Revisited », *The Historical Journal*, 26-2, 1983, p. 447-461 ; Richard Meinertzhagen, *Middle East Diary, 1917-1956*, Londres, Cresset Press, 1959, p. 41, 10 janv. 1938.

51 - T. E. Lawrence, « The Evolution of a Revolt », art. cit., p. 108-109, 111 et 121 ; Walter Francis Stirling, *Safety Last*, Londres, Hollis and Carter, 1953, p. 84 (c'est moi qui souligne) ; John E. Mack, *A Prince of Our Disorder: The Life of T. E. Lawrence*, Boston, Little, Brown, 1976, p. 239, Kirkbride à Liddell Hart, [après 1962] ; Thomas Edward Lawrence, « The Suppressed Introductory Chapter for *Seven Pillars of Wisdom* », *Oriental Assembly*, *op. cit.*, p. 135-148, ici p. 144 ; J. Wilson, *Lawrence of Arabia*..., *op. cit.*, p. 447, Lawrence à Stirling, 25 sept. 1918 ; T. E. Lawrence, *Selected Letters*..., *op. cit.*, p. 124, Lawrence à E. T. Leeds, 24 sept. 1917, et p. 433-434, Lawrence à Archibald Becke, 28 déc. 1929. Guy Dawnay, le « cerveau derrière le chef en titre », avait étudié l'histoire de la Grèce. Poète excentrique, son prototype, avouait Compton Mackenzie, *Gallipoli*

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

« L'horreur du bain de sang » professée par Lawrence et l'attrait de la guerre d'esquive correspondaient parfaitement à l'image romancée de la campagne d'Arabie. « J'aime les préparatifs et le voyage ; je déteste le combat physique », confia-t-il un jour à un ami. « Les déguisements, les exploits fantasques et le fait que nos têtes soient mises à prix participent tous de cette posture. » Tuer était un signe de décadence et d'obscénité, deux choses auxquelles on cherchait précisément à échapper en Arabie. L'austérité était devenue un objectif esthétique autant que militaire : « L'Arabe plaisait à mon imagination. » C'est par ces mots que Lawrence commençait l'explication de sa tactique : « La vieille, vieille civilisation [...] s'est raffinée en se détachant de dieux domestiques [...] que la nôtre s'empresse d'adorer. L'évangile du dépouillement matériel est un bon évangile, et qui suppose aussi une sorte de dépouillement moral [...]. C'est une des raisons pour lesquelles je m'efforce toujours de faire sauter des ponts et des trains. » « Nous gagnerons facilement si nous faisons en sorte que les Arabes restent simples », ajoutait-il, « les encombrer de luxe ne ferait que ruiner le spectacle, et c'est ce que fait la guérilla. C'est une sorte de *guerre de course*, où la course est inversée. Mais *la vie, le plaisir et le mouvement* sont extrêmes. » Il était inutile d'avoir des forces régulières importantes, disait-il, observant que l'armée turque, à mesure que les Allemands avaient tenté de l'« améliorer », n'avait cessé de perdre en efficacité dans les escarmouches et les mêlées [52].

De nombreux efforts ont été faits pour lier la révolte de la péninsule arabique à un mouvement similaire en Mésopotamie. Mais la crainte d'encourager la belligérance des Arabes, compte tenu de la volonté des Britanniques de rester dans la région, retint Cox. À la mort de Maude fin 1917, le chef de l'état-major impérial pressa le général William Marshall de lancer une révolte arabe, sous la conduite de Cox. Mais celui-ci était sceptique : vu la rivalité féroce avec les Turcs pour gagner la loyauté des Arabes, seuls des subventions et des vivres substantiels pourraient acheter le soutien des populations locales. En Mésopotamie, la politique britannique peut se résumer à un exercice de désinformation visant à camoufler l'occupation en libération [53]. Des tactiques irrégulières furent aussi utilisées à petite échelle. Les agents britanniques levaient des « bandes » d'Arabes pour des opérations de pacification. Leachman, en particulier, était « un homme de surprises et de stratagèmes ». Plus tôt en 1917, Cox avait créé une force spéciale pour intervenir en Perse et empêcha que Maude, qui « n'aimait pas beaucoup ce genre de nouveautés », puisse en prendre le contrôle [54]. Cette « unité de renseignement mobile »,

Memories, Londres, Cassell, 1929, p. 96-97, appartenait « à une scène troyenne médiévale [...] peut-être dans le coin d'un tableau de Crivelli, où un petit personnage de guerrier, au premier plan, semble s'être détaché des chevaliers, à l'arrière-plan, pour venir du passé communier avec nous. »

52 - J. Wilson, *Lawrence of Arabia*..., *op. cit.*, p. 351, Lawrence à Newcombe, 17 janv. 1917 (c'est moi qui souligne) ; T. E. Lawrence, *Selected Letters*..., *op. cit.*, p. 244, Lawrence à Vyvyan Richards, 15 juill. 1918 ; TNA, FO 882, T. E. Lawrence, « Military Notes », *Arab Bulletin*, 32, 1916.

53 - P. Satia, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, p. 156-157.

54 - E. Candler, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 2, p. 211 ; A. J. Plotke, *Imperial Spies Invade Russia*..., *op. cit.*, p. 41 et 171.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

dirigée par le général Lionel Dunsterville, leva une armée d'irréguliers dans « le plus grand secret ». À Bassora et à Bagdad, écrivait Candler, « ces hommes agissaient mystérieusement en groupes » et « tenaient leurs propres conseils sur leurs plans futurs, dont, à la vérité, ils ne savaient d'ailleurs pas grand-chose ». C'était « une bande d'aventuriers lancés dans l'inconnu ». L'officier Reginald Savory se porta volontaire pour cette « armée top secrète », qui « combinait l'attrait de l'aventure militaire et de la croisade ». N'ayant pas réussi à trouver un soutien local suffisant près de la mer Caspienne, la *Dunsterforce* devint la première unité indépendante de forces spéciales britanniques, comblant le vide laissé par les Russes au nord de la Perse par un « camouflage moral » qui tirait parti de l'exagération supposée de leur faiblesse. À partir de là, les méthodes irrégulières furent exportées en Russie [55].

La guerre irrégulière et la déception militaire avaient besoin de la force aérienne. Le contrôle des airs était indispensable pour dissimuler les mouvements des troupes et pratiquer l'effet de surprise. L'aviation facilitait la coopération entre les bandes de soldats irréguliers, car « un bon pilote pouvait [...] atterrir près de l'unité elle-même, lui transmettre sa position exacte et informer personnellement le commandant de la situation », expliquait le commandant de l'air John Tennant. Cox empêcha l'importation de la révolte arabe en Irak mais permit au Royal Flying Corps (RFC) de rééditer ses exploits contre le réseau ferroviaire de Bagdad. Plus généralement, l'aviation répondait aux exigences uniques d'une « bataille mobile en pays inconnu ». « Malgré le formidable développement de la force aérienne sur le front de l'Ouest pendant la guerre », affirmait en 1921 un document officiel, c'est « sur des théâtres plus éloignés [...] comme la Palestine, la Mésopotamie et l'Afrique de l'Est [que] la guerre a démontré que l'aviation avait des capacités qui lui étaient propres » [56].

> *Dans ces pays lointains, où, sans observation aérienne, il était impossible de tirer un coup de feu ; où les cartes n'étaient pas assez précises pour être utilisées par les troupes ; et où, sans la veille et les alertes de l'unité aérienne, les hommes devaient marcher à l'aveugle et risquaient de tomber dans des embuscades, il aurait été navrant de dire au quartier général qu'il n'était pas possible de voler le matin en raison des pertes de la veille. Il fallait prendre des risques et compter sur la chance ; et cela a toujours payé* [57].

55 - *Ibid.*, p. 37 ; Keast BURKE (dir.), *With Horse and Morse in Mesopotamia: The Story of Anzacs in Asia*, Sydney, A. and N. Z. Wireless Signal Squadron History Committee, 1927, p. 104 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 2, p. 285-286 ; John E. TENNANT, *In the Clouds above Baghdad: Being the Records of an Air Commander*, Londres, C. Palmer, 1920, p. 255 ; LULLC, GS 1429, Sir Reginald Savory, souvenirs, ts., n. d. ; Lionel Charles DUNSTERVILLE, *The Adventures of Dunsterforce*, Londres, E. Arnold, [1920] 1932, p. 3 et 68-69.

56 - J. E. TENNANT, *In the Clouds above Baghdad...*, *op. cit.*, p. 38 et 60-61 ; TNA, AIR 2/940, Tennant à GOC RFC Egypt, 30 déc. 1916 ; TNA, AIR 1/426/15/260/3, Air Staff, « On the Power of the Air Force and the Application of that Power to Hold and Police Mesopotamia », 1920. Sur le travail du RFC au Moyen-Orient pendant la guerre, voir P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 7.

57 - J. E. TENNANT, *In the Clouds above Baghdad...*, *op. cit.*, p. 60-61.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

Les commandants vantaient les « énormes possibilités politiques » de l'aviation : son effet sur le moral des hommes était positif, et elle facilitait l'envoi d'officiers dans des tribus lointaines. L'arme aérienne était utilisée pour le renseignement d'une façon qu'on n'avait jamais vue sur le front de l'Ouest. Dans un désert impossible à cartographier, l'observation aérienne permettait de voir au-delà des mirages, des tempêtes de sable et de l'infinitude de l'horizon qui empêchaient toute reconnaissance au sol. « Qu'on nous donne des avions ! », suppliaient des officiers en Mésopotamie. « S'il est un pays au monde où ces appareils font merveille, c'est celui-là : il est plat, plat comme la main. » Seule l'aviation permettait la reconnaissance de cette contrée « dangereusement trompeuse » et « indéchiffrable ». « Dans les batailles de Mésopotamie, on ne pouvait pas se fier à ce qu'on voyait », expliquait le général Arthur Wauchope : « les commandants dépendaient des informations transmises par l'aviation, les messagers et le téléphone ». Dans le désert, l'aviation interdisait « à l'ennemi de changer ses dispositions sans être découvert ; le mouvement de quelques tentes [...] [pouvait] être tout de suite repéré, et il n'y [avait] pas d'arbres ou de bâtiments permettant de dissimuler des hommes ». Dans le Hedjaz, elle était « l'unique moyen de venir à bout des mirages » et des atermoiements des populations locales, et ses informations étaient « les seules auxquelles on pouvait se fier ». Elle donnait accès à des sites où les forces britanniques n'étaient pas bienvenues (en réalité, l'emploi de l'aviation dans le désert avait aussi ses limites)[58]. L'usage de la photographie aérienne était très répandu au Caire et à Bassora, où, avant une attaque, des cartes étaient éditées toutes les heures puis distribuées sur le front depuis les airs. C'est en Mésopotamie que cette technique a eu « le plus d'impact » : la cartographie aérienne y était la « plus avancée du monde »[59]. Après la guerre, la Royal Air Force publia une brochure sur la photographie aérienne qui s'inspirait de la campagne de Mésopotamie et donnait des instructions pour interpréter les signes que constituaient les pistes, les routes et même les ombres. C'est également au Moyen-Orient que la signalisation aérienne fut pour la première fois formalisée. Et l'emploi qui avait été fait de l'aviation dans la région fut généralisé pour produire la nouvelle science de la force aérienne[60].

58 - TNA, WO 158/626, Salmond au CGS EEF, 12 nov. 1916, et « Note in Egyptforce to Wingate », 14 nov. 1916 ; MECA, Dickson Papers, boîte 1, 3e brochure, Dickson à Greene, 7 févr. 1915 ; Wilfred NUNN, *Tigris Gunboats: A Narrative of the Royal Navy's Co-operation with the Military Forces in Mesopotamia from the Beginning of the War to the Capture of Baghdad (1914-17)*, Londres, A. Melrose, 1932, p. 90 ; Arthur G. WAUCHOPE, *With a Highland Regiment in Mesopotamia, 1916-1917, by One of Its Officers*, Bombay, The Times Press, 1918, p. 70 ; J. E. TENNANT, *In the Clouds above Baghdad...*, *op. cit.*, p. 35, 38-39 et 141 ; TNA, FO 686/6/Pt.1, Joyce à Wilson, 24 mars 1917. Sur les limites de l'emploi de l'aviation et sur plusieurs erreurs létales qui leur sont attribuées, voir P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 7.

59 - TNA, AIR 10/1001, RAF, préface de « Notes on Aerial Photography, Part II, The Interpretation of Aeroplane Photographs in Mesopotamia », 1918 ; Michael OCCLESHAW, *Armour against Fate: British Military Intelligence in the First World War*, Londres, Columbus Books, 1989, p. 61-62. Sur le développement de la photographie aérienne en Égypte, voir J. WILSON, *Lawrence of Arabia...*, *op. cit.*, p. 189 et 198, n. 77.

60 - P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 159-161.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

L'aviation éleva la guerre dans la région à un niveau mythique, voire biblique. Comme les troupes et les transports turcs, en septembre 1918, faisaient retraite par le canyon étroit et profond de Wadi Fari'a, le RFC, fer de lance de la chute de Damas, réalisa la première embuscade aérienne. « Un emploi aussi efficace de la supériorité aérienne contre des forces terrestres, qui exploitait au maximum les conditions de la topographie », était sans précédent. Le Cabinet Paper de 1921 soulignait « l'attaque et la dispersion d'un corps considérable de troupes terrestres ». Après la guerre, Lionel Charlton présenta aux apprentis pilotes cette « exception unique de la guerre », ce « désastre militaire dû exclusivement à des bombes ». C'était pour lui « un cas classique d'application appropriée de l'aviation ». « Nous étions des bouchers », reconnaissait le commandant, « mais [...] tous les plans de retraite étaient complètement bouleversés par cette attaque venue du ciel [...]. C'est une caractéristique nouvelle de la guerre, et j'espère que nous pourrons en faire usage. » L'aviation fut utilisée de façon régulière, « à l'intérieur et à l'extérieur des territoires que nous contrôlons », pour discipliner des tribus qui, parfois, « échappaient à notre contrôle et méritaient de recevoir une leçon », laquelle pouvait prendre la forme d'un « raid aérien, avec bombes et mitrailleuses ». La nuit, l'aviation remplaçait les marches pratiquées ordinairement pour attaquer des villages dans les « petites guerres ». « Si une armée devenait incontrôlable », écrit Tennant, « un raid pouvait être lancé dès le lendemain pour bombarder et mitrailler un village dans un rayon de cent miles. Ces actions radicales et immédiates terrorisaient les Arabes. » Ce fut le germe du régime de contrôle aérien mis en place après la guerre en Irak. Avec l'aviation et les soldats irréguliers, le ciel et le désert devenaient des champs de bataille à part entière. La force de ces nouvelles formes d'attaque, surgissant de nulle part et n'offrant à l'ennemi aucune cible, tenait autant aux destructions qu'elles infligeaient qu'à la menace terrible et omniprésente qu'elles représentaient. Contrairement aux troupes irrégulières, cependant, l'aviation suspendait toute idée de fair-play et transformait la guerre en une succession de punitions divines [61].

Comment concilier ce carnage et les efforts réalisés par Lawrence pour bannir les tueries de la guerre ? Toute réflexion militaire mise à part, c'est le bain de sang qui faisait de la révolte, pour lui, une expérience authentique : « Toute la question

61 - TNA, AIR 2/940, Tennant au GOC RFC Egypt, 30 déc. 1916 ; TNA, FO 882/VI, HRG/17/15, Pearson à Wingate, fin fév. 1917 ; Dov GAVISH, « Wadi Fari'a: The 'Valley of Death' in the Great War », *Over the Front*, 15-4, 2000, p. 360-366, ici p. 362-365 ; Lionel E. O. CHARLTON, *Deeds That Held the Empire: By Air*, Londres, J. Murray, 1940, p. 82-88 ; TNA, AIR 1/725/115/1, Salmond au Général, n. d. Voir aussi Henry Robert BROOKE-POPHAM, « The Air Force », 3 déc. 1919, *JRUSI*, 65-457, 1920, p. 43-70, ici p. 57 ; C. J. MACKAY, « The Influence in the Future of Aircraft upon Problems of Imperial Defence », *JRUSI*, 67-466, 1922, p. 274-310, ici p. 302 ; Amyas E. BORTON, « The Use of Aircraft in Small Wars », *JRUSI*, 65-458, 1920, p. 310-319 ; NAM, Leith-Ross Papers, « Tactical Side », p. 8-9 ; J. E. TENNANT, *In the Clouds above Baghdad...*, *op. cit.*, p. 163. Sur le contrôle du ciel, voir P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 7 ; David E. OMISSI, *Air Power and Colonial Control: The Royal Air Force, 1919-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1990.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

du mouvement semblait ne pouvoir se résumer qu'en termes de vie et de mort. » Lawrence et d'autres officiers britanniques ne voulaient pas vivre seulement une aventure mais aussi une véritable quête. Pour cela, il fallait qu'ils reviennent en *ayant vu des choses*. Ils jouaient le rôle du chevalier ignorant en quête d'évasion mais qui se heurtait à des événements le faisant accéder à la vraie connaissance. Beaucoup de ceux qui ont dirigé ces campagnes s'étaient rendus dans la région avec l'espoir de vivre ce qu'ils avaient lu dans les grandes épopées du passé. Lawrence était très attaché à un exemplaire usé et écorné de *Le morte d'Arthur*, le recueil de Thomas Malory [62]. Albert Hourani parle de *The Seven Pillars of Wisdom* (1926) comme d'une tentative pour « composer une œuvre épique à partir d'actions qui avaient elles-mêmes été modelées par quelqu'un qui voulait écrire sur les anciennes épopées. L'ambition d'écrivain de Lawrence, sa conception de l'action épique, issue de sa lecture des épopées antiques et des romans médiévaux, ont façonné sa conduite pendant la guerre. Plus tard, il réarrangea d'ailleurs la dimension épique de son livre. » Ce que Lawrence ne niait pas : « Je n'ai eu toute ma vie qu'une passion : la force de l'expression de soi sous une forme imaginaire [...]. Les événements, et un humour quelque peu tordu, en faisant de moi un homme d'action, m'ont donné une place dans la révolte arabe, et l'épopée, qu'il m'a été donné de voir de mes yeux et de vivre dans ma chair, m'a offert un exutoire en littérature. » L'aviation répondait à cet élan esthétique : les pilotes étaient des « chevaliers des airs » qui opéraient dans une contrée biblique (ils appelaient Wadi Fari'a « la Vallée de la mort »). Depuis le ciel, le pilote britannique, tel un *deus in machina*, incarnait le châtiment divin [63].

Ainsi, l'aviation, la guerre irrégulière et les tactiques de déception distinguaient le théâtre de guerre du Moyen-Orient. L'intégration de ces pratiques et de ces inventions dans notre image de la guerre d'usure en Europe permet de mieux comprendre les tactiques qui ont été utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale et l'impact culturel qu'ont eu les campagnes du Moyen-Orient dans l'entre-deux-guerres.

La guerre technologique, l'empire et l'héroïsme

Quand le front de l'Ouest anéantissait l'espoir, les fronts du Moyen-Orient le ressuscitaient. Les soldats y trouvaient une échappée mythique et le public britannique l'occasion de restaurer et de sauver le Vieux Continent, à travers la figure héroïque d'un Lawrence d'Arabie et l'idée de développement technologique, qui ont toutes deux alimenté la foi dans le caractère constructif de la guerre et de l'empire.

62 - T. E. Lawrence, *The Seven Pillars of Wisdom*..., *op. cit.*, p. 550 (ainsi que p. 308 et 633) ; P. Satia, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, ch. 2.

63 - Albert Hourani, « The Myth of T. E. Lawrence », *in* W. R. Louis (éd.), *Adventures with Britannia: Personalities, Politics and Culture in Britain*, Londres, I. B. Tauris, 1995, p. 9-24, ici p. 23 ; T. E. Lawrence, *The Seven Pillars of Wisdom*..., *op. cit.*, p. 327.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

Après le silence initial sur les campagnes du Moyen-Orient, le désastre de Kut mit le théâtre secondaire de la Mésopotamie sur le devant de la scène. La révélation des erreurs du gouvernement indien, à savoir l'avancée sur Bagdad sans moyens de transport ni structures médicales adaptés, « bouleversa le public britannique de façon inédite depuis les révélations de Crimée ». Aux fabuleuses *Mille et une nuits* succédait l'image d'une terre d'épreuves physiques et morales. « La Mésopotamie est inhospitalière à l'homme », déplorait un soldat. « Dans un tel pays, Adam et Ève avaient bien des excuses. » Constituée d'« une immensité de marais et de déserts, sans un arbre », la région était par nature un *no man's land*, « un territoire vide et désolé » qu'il fallait « conquérir », selon Candler. La commission sur la Mésopotamie dressa la liste des « particularités physiques et climatiques » de ce désert autarcique au bout du monde, « loin de chez nous, loin de la civilisation, loin de tout confort » ; c'était une terre d'« excès, où les éléments n'étaient jamais tempérés ou heureux », et dont l'inadéquation trahissait le surnaturel. « Il y avait quelque chose de presque biblique dans la manière dont les divinités de cette antique contrée conspiraient pour nous punir [...] : la chaleur et la sécheresse, la soif, la faim, les mouches, le froid et l'humidité, la fièvre et l'épidémie, l'ouragan et la pluie. » Dans un pays aussi éloigné de la Grande-Bretagne qu'il était proche d'un Dieu impitoyable, seule la technique pouvait améliorer les conditions de vie du soldat [64].

Après Kut, « les conditions que l'on trouvait en France se sont reproduites en Mésopotamie », notait tristement Candler. Mais au lieu de regretter, comme les Britanniques en France, que la technologie moderne paralysât toute activité, les critiques déploraient que les troupes en Mésopotamie n'y aient pas accès : les cisailles, le chariot à eau, la lampe Véry, la fusée, la moustiquaire, le périscope et les installations médicales qui tous étaient essentiels pour « faire la guerre dans des conditions modernes ». La mobilité initiale de la campagne avait rendu fort difficile « le recensement et le classement des soldats, si aisés sur le front stationnaire de l'Ouest », où cela s'était révélé, cependant, tout à fait inutile. La commission reprochait « à l'autorité militaire indienne qu'un appareil aussi moderne [que la lampe Véry] ait été utilisé par les Turcs [...] avant que nos propres troupes en fussent pourvues ». En France, notait Candler, les blessés étaient évacués dans « des ambulances motorisées et confortables », et ils pouvaient compter sur « tous les dispositifs de secours que la science mettait à leur disposition » ; en Mésopotamie, « tout n'était que chaos ». Le prestige impérial était en jeu : les soldats indiens constataient qu'en France « le sirdar n'avait jamais failli ». La guerre moderne était devenue synonyme d'approvisionnement mobile d'une armée immobilisée sur un champ de bataille clairement délimité [65].

64 - G. M. CHESNEY, « Mesopotamian Breakdown », *Fortnightly Review*, 102, 1917, p. 247-256, ici p. 247 ; M. SWAYNE, *In Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 17 et 51 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 33 et 176 ; Mesopotamia Commission Report (ci-après MCR), p. 9 ; W. NUNN, *Tigris Gunboats...*, *op. cit.*, p. 10 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 50, 72, 99 et 164 ; « A Truce in the Desert: Turks' Arab Allies », *The Times*, 22 mars 1916, p. 7.

65 - E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 50, 72, 99, 164, 47, 56 et 102 ; MCR, p. 37-38.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

Cette période de guerre de tranchées fut suivie d'une charge magnifique sur Mossoul, symbolisant presque un rite de passage vers une guerre ultramoderne qui justifiait les tactiques du front de l'Ouest. Une fois que le War Office et un *establishment* militaire indien ramené à la raison commencèrent à fournir aux troupes tout ce dont elles avaient besoin, des ports aux avions, la reprise d'un rythme d'action plus rapide vint montrer qu'il y avait encore une vie après la guerre de tranchées et qu'il était possible d'en finir avec la guerre d'usure. « L'impitoyable et sanglant combat de tranchées [...] appartient au passé », écrit Candler. Armés de tout l'équipement de la guerre moderne, les soldats britanniques allaient faire « la guerre comme il se devait, dans un esprit de mouvement, et les paysages nouveaux qui attendaient d'être explorés serviraient de décor au théâtre de la bataille ». Contestant l'idée, venue de France, que « la guerre moderne » interdisait tout avancée d'envergure « sans un sacrifice calculé, généralement prohibitif », les Britanniques, au Moyen-Orient, étaient au comble de la mobilité et de la modernité. Et c'est de l'autre côté de la Manche, et non là-bas, que les conditions étaient « anormales ». À cette aune, la science militaire dominante était encore valable, et la cavalerie « pou[v]ait échapper [...] à l'extinction totale ». C'est pourquoi, observait le général Charles Townshend, l'*establishment* militaire est en parti resté fidèle au « culte de l'offensive » :

> *La guerre napoléonienne de manœuvre ou de mouvement était devenue pratiquement impossible après la bataille de la Marne, et la guerre de tranchées, mieux adaptée à un théâtre secondaire, devint à l'ordre du jour [...]. Ce sont pourtant les opérations sur des théâtres secondaires de la guerre, en Palestine ou en Mésopotamie, qui furent des guerres de manœuvre et de mouvement*[66].

« Il n'est pas d'exemple de guerre de mouvement [...] qui vaille autant la peine d'être étudié » que la « Mésopotamie aujourd'hui », pouvait-on lire dans le *Times* en 1917. À Ctésiphon, un officier de marine s'était laissé aller à imaginer les personnages historiques qui « étaient passés par là avant qu'arrivent ces hommes en kaki, avec leurs radios et leurs avions ». Omniprésente, l'aviation, et d'autres innovations *ad hoc* de la campagne moyen-orientale, représentaient une guerre du futur où l'exploit individuel et le geste chevaleresque avaient encore leur place. Les soldats, affirmait un officier, n'avaient jamais l'impression de participer à une action de second plan : le petit nombre de bataillons faisait que chacun se sentait plus important. « Il ne pouvait y avoir spectacle plus fascinant », écrivait-il à sa mère, que celui de la cavalerie, des voitures blindées, des pontons qu'il fallait installer et de « tous ces curieux corps de troupes à côté des nôtres ». Là où le travail des forces d'occupation était accompli par l'aviation et les individus, l'héroïsme prenait un relief particulier, sur la toile de fond de la boucherie anonyme du front de l'Ouest. Après la guerre, les revues militaires constatèrent « le renversement tout à fait légitime de l'importance des différentes campagnes ». Pendant la guerre, la France

66 - Charles Vere Ferrers TOWNSHEND, *My Campaign in Mesopotamia*, 2 vol., New York, J. A. McCann, 1920, vol. 1, p. 1-36, ici p. 19.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

et la Belgique avaient beaucoup préoccupé les théoriciens militaires ; depuis, c'était les fronts dits « secondaires », et en particulier la Mésopotamie et la Palestine, qui retenaient leur attention : les nouvelles technologies y garantissaient que les guerres resteraient à l'avenir « petites » et que, comme à Waterloo, on y pourrait encore « corréler justement » la « force et le mouvement ». Dans l'Irak de l'après-guerre, la Royal Air Force élabora des programmes sociaux et éducatifs et organisa des visites sur les champs de bataille de la région, signes que les Britanniques prenaient de plus en plus conscience que « les opérations en Mésopotamie, bien qu'elles aient été subsidiaires à l'époque », étaient d'un « intérêt précieux pour l'étude de la science militaire ».

Nous avons aujourd'hui oublié combien les campagnes au Moyen-Orient ont joué un rôle important sur le plan militaire et culturel [67], et ce, malgré les efforts effrénés des Britanniques pour informer le public, après leur nouveau succès, sur ces campagnes. En relatant le mérite et le glamour de la guerre livrée en Mésopotamie, des ouvrages sur l'Arabie, rédigés à la demande d'officiels, faisaient forte impression sur les lecteurs. Gertrude Bell écrivit des articles de presse pour le War Office et publia anonymement un recueil d'essais qui eut un grand succès auprès des milieux militaires et littéraires, *The Arab of Mesopotamia*. De son bureau sortaient des manuels destinés à édifier les soldats sur le rôle de la Mésopotamie dans l'histoire : n'avait-elle pas été « la première route des richesses et des trésors de l'Orient » ? Ce théâtre « secondaire » n'était-il pas le dernier à séparer l'Inde de la guerre ? Ces ouvrages faisaient savoir aux soldats que leur « petite guerre en Mésopotamie avait autant compté dans le sauvetage de l'empire que n'importe quelle autre » [68]. Pour conforter le moral du pays et gagner l'opinion publique à la cause impériale dans cette région du monde, l'État fit tout pour propager l'idée que la rédemption viendrait du Moyen-Orient. La chute d'une cité comme Bagdad était une source d'espoir et d'émerveillement : Bagdad n'était-elle pas connue dans le monde entier pour « les hommes et les armées qui y étaient passés » ? La prise de « Dar-as-Salam, la Cité de la sécurité », inspirait « confiance ». Elle fut saluée comme « la démonstration de stratégie la plus remarquable [...] depuis le début de la guerre » et comme « le premier site d'importance » dont s'était emparée l'armée britannique. Candler se remémorait les anciens souverains de Bagdad – Nabuchodonosor, Alexandre le Grand, Cyrus, Julien, Haroun al-Rachid. « Aujourd'hui, c'était le

67 - E. Candler, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 1, p. 47, 51, 132, 111-120, 164, et vol. 2, p. 223-224 ; V. Gilbert, *The Romance of the Last Crusade*, *op. cit.*, p. 222 ; « Mesopotamia To-Day », *The Times*, 11 juill. 1917, p. 7 ; W. Nunn, *Tigris Gunboats*..., *op. cit.*, p. 168 ; LULLC, GS 1162, Joseph Napier au Department of War Studies, Sandhurst, 1976, et à sa mère, 28 fév. 1917 ; « Dalil », « The Campaign in Mesopotamia: The First Phase », *JRUSI*, 69-475, 1924, p. 510-526, ici p. 510-511 ; H. Rowan Robinson, « The Relations of Mobility and Power », *JRUSI*, 65-459, 1920, p. 572-579, ici p. 579 ; « Battlefields of Iraq », *The Times*, 12 déc. 1923, p. 11, et 18 janv. 1924, p. 11.

68 - Gertrude Lowthian Bell, *The Letters of Gertrude Bell*, éd. par F. Bell, Londres, Benn, 1927, vol. 2, p. 461-462, Bell à Florence Bell, 5 sept. 1918 ; IOR, CPO, IEF « D », *in* J. Malcolm, *Sketch of the Political History of India from 1784 to the Present Date*, Londres, Miller, 1811, ch. 1 ; B. Tab, *On the Road to Kut*..., *op. cit.*, p. 111 ; P. Satia, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, ch. 9.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

général Maude » qui avait pris place parmi les « immortels ». Sa mort, fin 1917, du choléra, fut comparée à celle des empereurs Julien et Alexandre [69].

Le puissant attrait de Bagdad convainquit le pieux et judicieux Lloyd George d'offrir la ville de Jérusalem en « cadeau de Noël » au peuple britannique, au moment où la bataille de Passchendaele se terminait par un échec coûteux. Les références aux Croisades étaient censées trouver un écho dans les croyances les plus profondes d'une nation en souffrance. La chute de Jérusalem suscita une euphorie sans précédent : les cloches de Westminster sonnèrent pour la première fois depuis trois ans. Le War Office y envoya Harry Pirie-Gordon pour qu'il en ramène des reportages édifiants, et, à la demande de Cecil Spring-Rice, ambassadeur aux États-Unis, et de John Buchan, directeur de l'information, Lowell Thomas se rendit jusqu'à la tente de Lawrence pour dresser le portrait d'une rareté, un grand héros de guerre : l'objectif était de réveiller le militarisme outre-Atlantique. Mark Sykes, officier de l'armée indienne, demanda aux services de renseignement au Caire d'envoyer des articles « populaires » et « pittoresques » à l'intention du grand public et de « passionner les Britanniques pour la Terre sainte ». Dans l'*Observer*, il parlait de Jérusalem comme « d'une nouvelle Lumière du Monde » qui, parce qu'elle régénérerait la chrétienté, méritait que « nous vivions avec une espérance et une foi nouvelles ». Il passa des heures à corriger des textes de propagande pour Buchan, avant de créer à cet usage un département spécial, au Foreign Office, pour le Moyen-Orient. Il donna des conférences pour diffuser un discours antiturc et rendit courant l'emploi du mot « Moyen-Orient ». Ses cartes spectaculaires du *« Drang Nach Osten »* de l'Allemagne se retrouvaient dans toutes les rédactions de Fleet Street [70].

Pour sauver l'image de la guerre, on la présenta comme une entreprise productive. Si la technique avait montré en France son côté obscur, en Mésopotamie, dans des mains « expertes », elle permettrait de ressusciter une civilisation dévastée et de retrouver l'essence de la campagne militaire. Entre soldats, il n'était question que de la restauration de la Mésopotamie. L'objet de la campagne était désormais de « régénérer Babylone, où dans d'antiques fleuves se reflétaient les édifices de la puissance des hommes et des jardins semblables au Paradis, et où, dans les rues de ces cités, se rencontraient à nouveau des trafiquants du monde entier ». La liste, répétée à l'envi, des ressources venues des Indes – bois, acier, dragueurs, câbles, moteurs, matériel électrique, barrages, voies ferrées, télégraphe, ports, quais, canaux et ouvriers navals – était le fier inventaire des bienfaits de l'empire britannique. Au Parlement, lord Edwin Montagu, le nouveau secrétaire d'État à l'Inde, et Robert Cecil, le secrétaire d'État adjoint aux Affaires étrangères, soulignaient que la force indienne en Mésopotamie avait « changé le visage du pays et

69 - A. T. Clark, *To Bagdad with the British*, *op. cit.*, p. 208 ; A. G. Wauchope, *With a Highland Regiment in Mesopotamia...*, *op. cit.*, p. 65 ; A. T. Clark, *To Bagdad with the British*, *op. cit.*, p. 239 ; E. Candler, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 2, p. 97.
70 - LULLC, AIR 032, Robert Blucke à son père, 25 juin 1917 ; J. Wilson, *Lawrence of Arabia...*, *op. cit.*, p. 466-467, télégramme de Sykes à Clayton, 16 janv. 1918 ; Roger Adelson, *Mark Sykes: Portrait of an Amateur*, Londres, J. Cape, 1975, p. 246, Sykes, *Observer*, déc. 1917.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

mis fin au fléau de l'impéritie ottomane »[71]. En se faisant les agents de cette grande œuvre, les forces impériales sauvaient la guerre de l'absurdité. Comme le disait Wauchope dans *Blackwood's* :

> *Quand on voyait s'avancer [en vue des remparts de Babylone] ces colonnes d'Anglais, de Highlanders, de Gurkhas indous et de Sikhs barbus, on avait la conviction que cette lutte était engagée au nom de principes plus élevés, à des fins plus durables et moins éphémères, pour des raisons plus en rapport avec la cause de l'humanité tout entière, que ceux qui avaient motivé les innombrables et sanglants conflits du passé*[72].

Le développement de l'Irak servait à la fois la nécessité militaire de produire, à partir d'un paysage anarchique, des champs de bataille et la nature elle-même, et la nécessité culturelle de démontrer les capacités créatrices de la Grande-Bretagne.

Il s'inscrivait dans le cadre d'une restauration de l'ordre ancien. Les canaux et les barrages détruits par les Mongols, sur lesquels « avaient été bâtis cinquante siècles de civilisation prospère », seraient restaurés, annonçait le *Times*, et Clio, la muse de l'histoire, ferait son retour dans une Bagdad dont le mystère était « violé par le vrombissement [...] des trains, des voitures et des aéroplanes ». L'aviation ne rappelait-elle pas les mages qui avaient permis à Sinbad de parcourir le pays sur le dos d'un immense oiseau ? Les véhicules motorisés ne ronflaient-ils pas « comme des monstres terrestres à travers les déserts » ? La presse aimait à faire de Bagdad la « Clapham Junction [une grande gare du centre de Londres] du ciel », le « carrefour naturel » de toutes les voies ferrées et aériennes du globe. Fidèle à son passé, la destinée de l'Irak serait d'être « le centre du monde ». Le développement de la Mésopotamie passait par sa restauration qui devait lui permettre, grâce à la technologie moderne, de retrouver son rôle traditionnel, dans un après-guerre pacifié. Comme le note David Edgerton, ce ne sont pas les régimes fascistes mais la Grande-Bretagne libérale qui a été pionnière en matière de guerre aérienne : elle y est parvenue en faisant de l'aviation une force de paix et de commerce, basée dans le plus ancien carrefour commercial de la planète[73].

71 - E. F. EGAN, *The War in the Cradle of the World...*, *op. cit.*, p. 252 ; Edwyn BEVAN, *The Land of the Two Rivers*, Londres, E. Arnold, 1918, p. 10-11, 112 et 124-126 ; Arnold T. WILSON, *Mesopotamia, 1917-1920: A Clash of Loyalties. A Personal and Historical Record*, Londres, Milford, 1931, p. 99, Robert Cecil, débat à la Chambre des Communes, 23 juill. 1918 ; Montagu, débat à la Chambre des Communes, 6 août 1918, rapporté dans le *Times*, 7 août 1918, p. 8.

72 - A. G. WAUCHOPE, « The Battle that Won Samarrah », *With a Highland Regiment in Mesopotamia...*, *op. cit.*, p. 84-100, ici p. 85.

73 - « Four Centuries of History » (recension de Stephen Hembley Longrigg, *Four Centuries of Modern Iraq*), *The Times*, 22 janv. 1926, p. 17 ; « A Traveller in Mesopotamia » (recension d'E. S. Stevens, *By Tigris and Euphrates*), *The Times*, 14 déc. 1923, p. 8 ; « Britain and Mesopotamia », *Daily Telegraph*, 10 mai 1921 ; R. J. WILKINSON, « The Geographical Importance of Iraq », *JRUSI*, 67-468, 1922, p. 660-665, ici p. 663 ; David EDGERTON, *Warfare State: Britain, 1920-1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 284, 312 et 317. En Inde, en revanche, les signes de modernisation de la guerre ont souvent été considérés comme une violation de l'aura romantique de la colonie, annonciatrice de chaos social, culturel et politique.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

La campagne moyen-orientale finit par être vue moins comme une « attraction » que comme le lieu où la guerre retrouvait enfin un sens, moins comme une diversion orientale de l'industrialisme que comme le terrain d'essai de l'industrie et de l'empire. En « réhabilitant un désert » et en « rebâtissant une civilisation après des siècles d'anarchie et d'abandon », au nom d'« un peuple et d'un pays nouveaux », la démonstration de la puissance britannique redonnait un sens au dévouement de ses soldats. Sur un terrain auréolé par le sacrifice des soldats et par des racines « mystérieuses et divines », les Britanniques inventaient une identité impériale qui permettrait d'expliquer ou de faire oublier les erreurs qui les avaient fait s'enliser dans la Grande Guerre. Voici ce qu'écrivait à ce sujet un marin, en 1917 :

> *Nous autres Britanniques avons passé notre vie à faire des erreurs et à donner notre vie pour les réparer. Mais si des nuages persistent, ils ne sont plus noirs ni menaçants ; l'aurore point et avec elle l'assurance qu'avec ce nouveau fardeau de l'empire – la mission de rendre à la Mésopotamie sa prospérité de jadis – les générations à venir pourront trouver une inspiration dans la longue chronique des actions héroïques qui forment l'histoire de sa délivrance. Les vies des enfants de Grande-Bretagne n'auront pas été sacrifiées en vain* [74].

L'œuvre de restauration concernait tout autant l'Orient que l'Occident. Loin d'être « immuable », cette région du Moyen-Orient avait été métamorphosée : lieu de pouvoir et de richesse lié à la culture hellénistique et chrétienne, elle était devenue « une relique sordide ». « Quand la chrétienté européenne contemple aujourd'hui la désolation de cette terre », écrit l'historien Edwyn Bevan, « elle a sous les yeux une partie d'elle-même ». Restaurer l'Arabie faisait partie d'un projet plus vaste de restauration de l'ancien monde, après une débauche d'autodestruction ; et sur son développement se fondait l'espoir d'une vie meilleure pour les « peuples occidentaux » [75]. Comme par le passé, dans ce nouveau moment historique, la Mésopotamie détenait « la clef de l'avenir du monde ». Dans un livre très lu par les soldats, Bell redonnait vie aux villes marchandes de la région, qui avaient « tellement ajouté aux richesses d'un univers détruit par la guerre, et qui offraient à l'industrie européenne de nouveaux territoires de développement ». « Nulle part, dans un monde brisé par la guerre », écrivait-elle, « il ne sera possible de surmonter plus rapidement les immenses pertes subies par l'humanité ». Elle saluait les efforts du gouvernement pour « bâtir un nouveau monde ». Pendant que la nation était en proie à l'abattement, « on échappait, ici, à ce climat ». Candler, lui, estimait que « la guerre qui semait la destruction en Europe apportait en Mésopotamie une vie

74 - C. CATO, *The Navy in Mesopotamia...*, *op. cit.*, p. 117.
75 - H. B. REYNARDSON, *Mesopotamia...*, *op. cit.*, p. 272 ; A. J. BARKER, *The Bastard War...*, *op. cit.*, p. 42 ; C. CATO, *The Navy in Mesopotamia...*, *op. cit.*, p. 106 ; E. BEVAN, *The Land of the Two Rivers*, *op. cit.*, p. 10-11, 112 et 124-126.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

nouvelle », un sentiment qui trouvait un écho dans le *Guardian*. Le salut de l'empire était dans celui du globe [76]. Comme le confiait un officier à un autre :

> *Tout ce que nous faisons ici n'est en soi pas grand-chose [...]. C'est le commencement de quelque chose qui se matérialisera dans cent, deux cents, mille ans peut-être. Nous sommes la grande nation nourricière et c'est pourquoi nous sommes ici aujourd'hui [...]. Nous allons relever ce pays [...] et mettre en mouvement une humanité nouvelle. Oui, par Dieu, une humanité nouvelle ! Une humanité qui ne se goinfre pas de bière, de bœuf, de whisky, et meurt d'apoplexie ou sous des engins explosifs* [77].

La Mésopotamie prouvait que les Britanniques, s'ils avaient peut-être perdu la civilisation, savaient encore *civiliser*. La « grande entreprise de régénération de la Palestine » était l'« un des rares beaux fruits de la guerre », saluait le *Guardian*. Que l'ultime croisade, cinq cents ans après, eût apporté « paix et liberté » en Terre sainte donnait « un sens à tout cela ». En 1926, Leo Amery, secrétaire d'État aux Affaires indiennes, parlait encore du « grand développement de l'Irak, qui nous récompensera de tous les sacrifices que nous avons faits pendant la Grande Guerre » [78].

Le Moyen-Orient rendait l'idéalisme à nouveau possible, alors que le front de l'Ouest ne suscitait que cynisme et ironie. Si la guerre était ailleurs « absurde », dans les déserts de l'Arabie, « gisement de toutes les idées », se révélaient de nouveaux idéaux. Le général Reginald Wingate espérait trouver dans « l'union arabe » avec la Grande-Bretagne comme « patron et protecteur [...] non pas seulement une solution [...] à nos difficultés actuelles mais aussi le fondement d'un projet vraiment constructif pour l'avenir » [79]. En faisant à nouveau de l'homme « le maître des grandes eaux » de Mésopotamie, les Britanniques mettraient un terme aux destructions causées par les tyrans depuis les Mongols, écrivait Bevan. Ils ressusciteraient la tradition impériale de progrès des Perses, des Séleucides, des Parthes, des Sassanides et des califes sarrasins. Le programme de travaux publics qu'ils avaient lancé n'avait pas « d'équivalent dans l'histoire depuis [...] ALEXANDRE LE GRAND », clamait le *Guardian*. Loin d'être en faillite idéologiquement, l'empire était finalement *arrivé*. « La semence britannique » ferait fleurir

76 - Joseph T. PARFIT, *Mesopotamia: The Key to the Future*, Londres, Hodder and Stoughton, 1917, p. 1 ; Gertrude Lowthian BELL, « Turkish Province: The Anatolian Coast » et « Arab Provinces-Baghdad », *The Arab of Mesopotamia*, Basrah, Government Press, 1916, respectivement p. 119-132, ici p. 131, et p. 191-203, ici p. 201-202 ; G. L. BELL, *The Letters of Gertrude Bell*, *op. cit.*, vol. 2, p. 410-411, Bell à Hugh Bell, 18 mai 1917, et p. 431-432, Bell à Florence Bell, 15 nov. 1917 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 2, p. 183 ; « A New Mesopotamia », *The Guardian*, 13 déc. 1919, p. 12.

77 - Cité dans M. SWAYNE, *In Mesopotamia*, *op. cit.*, p. 166.

78 - « The Palestine Mandate », *The Guardian*, 23 juin 1922, p. 6 ; LULLC, GS 1429, Sir Reginald Savory, souvenirs, ts., n. d. (c'est moi qui souligne) ; *The Times*, 9 févr. 1926, p. 11, Amery, Leeds Luncheon Club.

79 - Thomas Edward LAWRENCE, « The Changing East », *Oriental Assembly*, *op. cit.*, p. 87 ; TNA, FO 882/XIV, MIS/15/9, Wingate, note, 26 août 1915.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

le désert « comme la rose », promettait un officier, pour répondre à ceux qui appelaient l'empire « une impitoyable affaire de sang et d'acier » [80]. En cela, la Grande-Bretagne se distinguait du reste de l'Europe : « Il est intéressant, déclarait Montagu au Parlement, de comparer l'occupation britannique en Mésopotamie et l'occupation allemande en Belgique. » Il ne s'agissait pas « de peindre la Mésopotamie en rouge », assurait de son côté l'impérialiste George Curzon, mais « de la sauver de l'anarchie ». Y avait-il meilleure preuve du désintéressement de Londres que l'ingratitude des Arabes pour leur délivrance du joug ottoman ? Comme en Égypte et au Pendjab, expliquait Sykes, l'idéal impérial n'était « pas la conquête mais [...] la rédemption ». « Nous sommes vraiment un peuple remarquable », s'étonnait Bell, « nous sauvons de la destruction les vestiges des nations opprimées, nous leur donnons des logements modernes et coûteux, nous éduquons leurs enfants, nous respectons leurs croyances », mais les sujets de ces nations continuaient de maudire les Britanniques. Pourtant, « quand ils sont laissés à eux-mêmes [...] ils adoptent tous nos normes [...]. C'est ce qui se passe sous le drapeau britannique – ne me demandez pas pourquoi. » Passant en revue ce « monde renaissant », Bell avait l'impression d'appartenir « à la Mésopotamie et non à une armée d'occupation ». Dans les années 1920, l'intransigeance de l'Irak fut considérée comme un « éclat impénétrable de colère divine contre une nation qui voulait aider une terre déchue à renaître comme un phénix des cendres mortes de son passé » [81].

En Grande-Bretagne, la critique de la politique menée au Moyen-Orient était minimisée par l'enthousiasme des médias pour la résurrection de Babylone et ses « bienfaits pour le monde entier ». Même si les Britanniques allaient profiter des « richesses cachées » futures de la Mésopotamie, ils n'étaient animés ni par le désir d'« accaparer des terres » ni « par ce qu'il y avait de pire dans l'impérialisme », et ce ne serait que la juste récompense de ceux qui avaient « sauvé » le pays. Que l'Inde fût l'agent de la renaissance de Babylone prouvait que les Indiens reconnaissaient que les Britanniques gouvernaient pour leur bien et « non pour exploiter [leur pays] à leur profit », pouvait-on lire dans un journal parlementaire. La vision impériale de John Stuart Mill était condamnée, annonçait le *Times* : la Grande-Bretagne était un « régime résolument progressiste [...] dont les desseins et les actions [avaient produit] des bienfaits sans équivalent dans l'histoire de l'humanité ». À travers la Mésopotamie, ses bienfaits en Inde avaient été « salués non seulement par ceux qui avaient reçu et par ceux qui avaient donné, mais encore par le monde entier ». Dans les années 1930, les officiels soutenaient que « dans le bourbier de la politique mondiale et des problèmes impériaux, la création

80 - E. BEVAN, *The Land of the Two Rivers*, *op. cit.*, p. 10-11, 112 et 124-126 ; P. SATIA, « Developing Iraq... », art. cit., n. 51 ; « A New Mesopotamia », *The Guardian*, 31 déc. 1919, p. 12 ; H. B. REYNARDSON, *Mesopotamia...*, *op. cit.*, p. 50 et 172.

81 - *The Times*, 7 août 1918, p. 8, Montagu, discours à la Chambre des Communes sur la réforme indienne, 6 août 1918 ; *The Spectator*, 16 oct. 1920, p. 487, Curzon à la Central Asian Society ; MECA, Sykes Papers, boîte 2, doc. 7, fichier 78, « Political Note on our Advance in Irak », 17 sept. 1917 ; G. L. BELL, *The Letters of Gertrude Bell*, *op. cit.*, vol. 2, p. 657, Bell à Hugh Bell, 10 nov. 1922, et p. 441-444, Bell à Hugh et Florence Bell, 31 janv. 1918 ; E. CANDLER, *The Long Road to Baghdad*, *op. cit.*, vol. 2, p. 188.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

du nouvel État de l'Irak [...] 'brill[ait] comme une bonne action dans un monde corrompu' ». Elle montrait au monde que l'empire n'était pas synonyme de « domination impériale ou de récompense matérielle » mais de bonté altruiste [82]. Les campagnes au Moyen-Orient ont été au centre du glissement de la propagande impériale, dans l'entre-deux-guerres, du militarisme à un idéalisme économique qui préservait la respectabilité de l'empire et promouvait l'idée d'une « unité économique interdépendante » garantissant un progrès collectif et mutuel [83]. Cette lueur d'espoir était si vive en Irak après la guerre que beaucoup de soldats désœuvrés essayèrent de s'y faire transférer. Épuisé par quatre ans de guerre en France et en Belgique, John Glubb, qui a ensuite commandé la Légion arabe en Transjordanie, commença sa carrière légendaire le jour où il apprit, « avec un brin d'excitation », qu'on avait besoin de volontaires en Irak : c'était la perspective d'autres combats, avec « tout l'intérêt et la passion de l'aventure et d'un pays lointain ». De même, James Mann, officier politique en Irak, expliquait à sa mère : « Si l'on entre dans la fonction publique, au barreau, en littérature, en politique, ou même dans le mouvement du Labour, que peut-on faire de constructif ? Ici je passe mon temps à construire » [84].

Ces convictions étaient en partie inspirées par d'anciens combattants du Moyen-Orient qui avaient été catapultés à des postes élevés et étaient devenus célèbres. Ancien commissaire civil de Bagdad, Arnold Wilson observait avec fierté que « les gouvernements de tous les territoires britanniques, sur la côte de l'Afrique de l'Est », étaient, en 1932, « dans les mains d'hommes qui avaient gagné leurs galons soit en Mésopotamie soit [...] en Palestine ». Si les valeurs impériales et chevaleresques avaient survécu à la guerre, c'était largement grâce à la légende des sauveurs du désert, qui incarnaient l'espoir que le passé pût renaître et que l'avenir fût à nouveau plein de promesses. Le romantisme des campagnes, la vision moderniste d'un Moyen-Orient dirigé par la Royal Air Force et la prétention faustienne de reconstituer le berceau de la civilisation étaient au cœur de cette légende.

82 - « Lest We Forget », *Times of Mesopotamia*, 3 mai 1924 ; « The League of Nations and Mosul », *The Spectator*, 12 sept. 1925, p. 398 ; *The Economist*, 10 mai 1924, p. 955 ; LULLC, GS 0089, Barnett à sa mère, 6 oct. 1916 ; Cabinet Paper on Mesopotamia, 12 nov. 1919 ; East India (Military), Cd. 7624, *Parliamentary Papers*, 1914-1916, 49, p. 15 ; *Times Trade Supplement*, 2 déc. 1918, 206b ; Sir Nigel DAVIDSON, « Iraq: The New State », *Journal of the Royal Central Asian Society (*ci-après *JCAS)*, 19-2, 1932, p. 212-233, ici p. 212-216.

83 - Sur l'idée d'empire comme unité économique interdépendante, voir John M. MACKENZIE, *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984, p. 10-11 et 107.

84 - John GLUBB, *The Story of the Arab Legion*, Londres, Hodder and Stoughton, 1948, p. 19 ; J. S. MANN, *An Administrator in the Making...*, *op. cit.*, p. 206, Mann à sa mère, 25 janv. 1920. Voir aussi les dossiers de candidature de beaucoup d'anciens combattants pour un poste dans la fonction publique de Mésopotamie, surtout comme responsables politiques : IOR, L/PS/10/676, 1918-1921. Pour le parti conservateur, notamment, les occasions de travailler au développement de l'empire ont contribué à renforcer l'engagement des jeunes dans l'empire – et dans le parti. Voir, par exemple, le discours de Leo Amery, à City Hall, Glasgow, lors d'une réunion de la Junior Imperialist Union, 21 janv. 1926, rapporté dans « Youth and Empire », *The Times*, 22 janv. 1926, p. 7.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

Si le capital politique de Lawrence tenait à son statut d'« expert » du développement de la région, dont la société de l'après-guerre faisait le moteur de la rédemption, son capital culturel émanait d'un discours sur le rédempteur du désert, qui reposait sur une image de héros, d'aventurier impérial, de prophète moderne. Son rôle dans la révolte était salué comme un exploit « moins physique que spirituel ». Il se distinguait « profondément de ses contemporains » par un esprit supérieur et « quelque chose de malicieux » [85].

Lawrence fut le héros unanime de la guerre. Toute soif d'héroïsme mise à part, la société britannique de l'après-guerre, grâce aux nouveaux grands médias et à l'essor rapide des quotidiens de masse, avait les moyens de faire naître un héros mythique aux gigantesques proportions. Ce fut la « première légende médiatique [86] ». La conférence-diaporama de Thomas sur Lawrence eut un succès sans précédent. En 1919, elle attira des millions de spectateurs, dont la famille royale et le gouvernement. Elle circula de Covent Garden à l'Albert Hall puis dans le monde entier. La popularité de Lawrence lui offrit dans la presse un espace pour s'exprimer ; son récit de la révolte arabe parut en feuilleton dans *Strand Magazine* en 1920 sous le titre « The Uncrowned King of Arabia ». À la conférence de Thomas et à l'exposition de portraits d'Eric Kennington, inspirés de *The Seven Pillars of Wisdom*, à la Leicester Gallery, s'ajoutait un film qui présentait la guerre en Palestine sur le modèle des « livres d'aventure pour garçons ». Les journaux pour enfants idolâtraient Lawrence : il était la « Sentinelle silencieuse des sables », l'« Homme qui avait gagné une guerre à lui tout seul ». La bataille dans le désert devint un thème cinématographique majeur ; on dépeignait une région qui avait préservé des valeurs perdues en Occident : l'austérité, la chevalerie, la virilité, l'individualité, l'intemporalité. Les expéditions cinématographiques en Irak étaient également fréquentes. Un nouveau genre de film, inauguré par *Le cheik* (1921), avec Rudolph Valentino, offrait une vision romanesque et romantique du désert et de la virilité des Arabes. Le film était tiré d'un roman d'Edith Hull de 1919 qui, « au milieu d'une myriade de romans d'amour du désert », avait connu un immense succès. Il dépassa de loin « tous les *best-sellers* de l'époque réunis » et, entre 1919 et 1923, il y eut en Grande-Bretagne 108 éditions. Pour Graves, que des libraires dussent expliquer que *Revolt in the Desert* (1927), la version courte de *The Seven Pillars of Wisdom*, n'était pas la suite du *Fils du cheik*, était une blague de dimension « cosmique ». Malgré – ou peut-être grâce à – la confusion, « aucun livre ne fut salué [...], de mémoire d'homme, avec un enthousiasme aussi entier par des lecteurs de toutes classes et de toutes conditions », observait Cox. Il donna naissance à un sous-genre de la littérature sur « la guerre du désert », qui, exploitant la structure scénique des campagnes du Moyen-Orient, produisit quantité de livres d'histoire, de récits de captivité et de mémoires militaires. Si des soldats en service en France,

85 - Arnold T. Wilson, « Annual Dinner », *JCAS*, 19-4, 1932, p. 643-652, ici p. 644 ; Arnold W. Lawrence (éd.), *T. E. Lawrence, by His Friends*, Londres, J. Cape, [1937] 1954, p. 128 ; W. F. Stirling, *Safety Last*, *op. cit.*, p. 83-84.

86 - Graham Dawson, *Soldier Heroes: British Adventure, Empire and the Imagining of Masculinities*, Londres, Routledge, 1994, p. 194.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

écrit P. Fussell, s'inspiraient du langage de la scène pour expliquer leur rôle pendant la guerre, le théâtre du Moyen-Orient, qui offrait une structure et un contenu se prêtant facilement à des récits divertissants, donnait moins l'impression d'une parodie théâtrale. Beaucoup de livres d'anciens combattants de la région ont connu le même succès que ceux de Lawrence [87]. La région devint le point de mire des sociétés savantes, notamment de la Central Asian Society, où l'on « se réjouissait [...] de l'arrivée de nouveaux membres de Mésopotamie », qui passa de 132 membres en 1918 à 1 082 en 1928. En 1925, l'imprécision de l'expression « Asie centrale » était un sujet de plaisanterie. La conférence de Bertram Thomas sur sa traversée du Rub al-Khali eut tant de succès « que tous les auditeurs ne purent pas tenir dans la salle ». De même, à la Royal Geographical Society, les experts expliquaient les résultats positifs de la guerre au Moyen-Orient et la promesse civilisatrice apportée par le contrôle du ciel [88].

Bien que l'histoire conventionnelle de l'impact culturel de la guerre ne permette guère de le soupçonner, la vogue de l'Arabie a envahi la culture populaire, de la mode à la décoration, de la musique au tourisme, suscitant une avalanche de récits de voyage. Bell inspira une vague de séjours à Bagdad, notamment de la part « de femmes stupides, toutes munies d'une introduction pour moi ». Beaucoup voyageaient sous la dictée de *Revolt in the Desert*, marchant littéralement « dans les pas de Lawrence », comme d'aucuns même s'en vantaient. En Palestine, le major Jarvis ironisait sur les innombrables parasites venus chercher « des aventures palpitantes au milieu des Arabes de Lawrence ». Beaucoup d'auteurs ont raconté leurs premières rencontres avec Lawrence de façon très romanesque : il y apparaît en prophète débraillé, semblable en tout point au héros des romans d'aventure. Ce fut le cas de Buchan, George Bernard Shaw, Wystan Hugh Auden, Henry Williamson, David Herbert Lawrence, Cecil Day Lewis et William Butler Yeats. Cette fascination devait autant au rôle de Lawrence en Arabie qu'à son passage dans la Royal Air Force, qu'il rejoignit en 1922 sous le nom de T. E. Shaw, en hommage à l'un de ses grands modèles littéraires. « Lawrence » faisait vendre. La fortune du nom est largement associée à celle de l'édition de l'après-guerre. Edward Forster, Frederic Manning et d'autres lui ont dédié des ouvrages en partie pour capitaliser sur la

87 - G. Dawson, *Soldier Heroes...*, *op. cit.*, p. 167-183 ; J. M. MacKenzie, *Propaganda and Empire...*, *op. cit.*, ch. 3 ; M. Paris, *Warrior Nation...*, *op. cit.*, p. 151 et 171 ; IOR, Eur. Mss, C874, Ilay Ferrier, « The Trans-Desert Route », ts., 1926 ; Billie Melman, *Women and the Popular Imagination in the Twenties: Flappers and Nymphs*, Basingstoke, Macmillan, 1988, p. 91 ; Virginia Woolf, *Night and Day*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1948, p. 83 ; R. Graves, *Lawrence and the Arabs...*, *op. cit.*, p. 57 ; Percy Cox, recension de T. E. Lawrence, *Revolt in the Desert*, *Geographical Journal*, 69-6, 1927, p. 581-582 ; P. Satia, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 184. Sur le cinéma inspiré de l'Arabie, voir Sari J. Nasir, *The Arabs and the English*, Londres, Longman, 1976, p. 125-148.

88 - British Library, Londres, Wilson Papers, 52456A, Stephenson à Wilson, 26 mai 1920 ; Bertram Thomas, « Across the Rub 'Al Khali' », *JCAS*, 18-4, 1931, p. 489-504, ici p. 489 ; H. St. John Philby, « A Survey of Wahhabi Arabia, 1929 », *JCAS*, 16-4, 1929, p. 468-481, ici p. 468 ; « List of Members of the CAS », *JCAS*, 15-1, 1928, p. 3-39 ; P. Satia, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 184.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

valeur sonnante et trébuchante de son patronyme, sans oublier Graves, avec son poème « The Clipped Stater » (1929). La place prise par Lawrence dans les milieux littéraires était telle que Graves n'hésitait pas à ironiser sur ceux qui imitaient ses gestes et son langage. La carrière de Graves elle-même a été profondément influencée par Lawrence. Celui-ci connaissait la poésie de Graves et avait servi au Caire avec son frère Philip. Les deux hommes s'étaient rencontrés à un dîner de l'All Souls' College, à Oxford. Graves n'étant pas en fonds, Lawrence lui avait remis plusieurs chapitres de *The Seven Pillars of Wisdom* pour aider le magazine littéraire qu'il avait créé. Il lui avait aussi permis d'écrire un portrait de lui pour l'éditeur Jonathan Cape, le sortant ainsi de la gêne [89]. Dans *Good-bye to All That* (1929), Graves reconnaissait avec chaleur tout ce qu'il devait à Lawrence sur le plan littéraire et financier, y compris sa nomination comme instituteur au Caire. Il réunit ces remerciements dans un livre rédigé pour faire « un bon paquet d'argent », profitant du fait que « les gens aiment lire des choses sur T. E. Lawrence ». Lawrence fit également une relecture constructive du manuscrit de *I, Caudius* (1933), et en fut remercié dans la préface. Dans *No Decency Left*, publié sous pseudonyme par Graves et Laura Riding (1932), on pouvait découvrir un « autogire du futur » dessiné par Lawrence. Graves avait comme voisin à Oxford Edward John Thompson. Père méthodiste à partir de 1923, ce critique de l'empire avait vécu en Inde et servi dans l'armée au Moyen-Orient, avant de rédiger l'abondante chronique de ces campagnes (son idée de l'empire ne serait pas sans influence sur son fils, l'historien E. P. Thompson) [90]. Lawrence fut aussi l'« un des mécènes les plus importants de l'art contemporain en Grande-Bretagne », et Kennington, Augustus John, William Roberts, Frank Dobson, Wyndham Lewis et Paul Nash ont tous été impliqués dans la production de *The Seven Pillars of Wisdom* [91]. Ainsi, Lawrence et le Moyen-Orient qui servit de décor à sa renommée, loin d'avoir été des phénomènes éphémères et marginaux, ont été au cœur de l'histoire intellectuelle et culturelle britannique au XX^e^ siècle. Que Lawrence ait représenté une figure si importante pour comprendre le front de l'Ouest rend encore plus douteuse l'idée que la signification culturelle du front fût simple et univoque. En se limitant à Graves, au poète Siegfried Sassoon et au front de l'Ouest, on ne dévoile qu'un pan de l'histoire.

The Seven Pillars of Wisdom a été écrit pour et au sein de ce petit milieu intellectuel et artistique, d'où l'édition limitée des souscripteurs. C'est « l'ouvrage de la décennie dont on a le plus parlé et qui était le plus difficile à trouver ». S'il fait partie des livres qui voulaient rendre compte de la guerre, il n'a pas été reconnu

89 - G. L. BELL, *The Letters of Gertrude Bell*, *op. cit.*, vol. 2, p. 725, Bell à Hugh Bell, 11 mars 1925 ; recension de Paul W. Harrison, *The Arab at Home*, *JCAS*, 13-3, 1926, p. 279 ; C. S. JARVIS, *Arab Command*..., *op. cit.*, p. 141-142 ; J. WILSON, *Lawrence of Arabia*..., *op. cit.*, p. 675 ; P. SATIA, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, p. 185-190.

90 - P. FUSSELL, *The Great War and Modern Memory*, *op. cit.*, p. 205 (citation de R. Graves) ; T. E. LAWRENCE, *Selected Letters*..., *op. cit.*, p. 452-453, Lawrence à R. Graves, 21 avr. 1931, et note de Brown à ce sujet ; P. SATIA, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, p. 187-190.

91 - Charles GROSVENOR, « The Subscribers' *Seven Pillars of Wisdom*: The Visual Aspect », *in* S. E. TABACHNICK (dir.), *The T. E. Lawrence Puzzle*, Athens, University of Georgia Press, 1984, p. 159-184 ; P. SATIA, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, p. 185-188.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

comme tel par la recherche universitaire. Les contemporains n'ont pourtant jamais douté de son intérêt. Pour les gens dotés d'une solide culture littéraire, de Winston Churchill à Forster, c'était un chef-d'œuvre. Herbert George Wells le mettait sur le même plan que *Robinson Crusoé* et *The Pilgrim's Progress*. Buchan estimait que Lawrence était le meilleur prosateur de l'époque et disait qu'il aurait été prêt à le suivre « au bout du monde » [92]. Pour David Garnett, bien qu'il fût « à la littérature, en vertu de son sujet, du caractère de son auteur et de ce qu'il contenait, un véritable monstre », c'était « le seul grand livre issu de la guerre, le seul auquel ma génération pouvait se rallier avec certitude ». Sassoon, lui, se réjouissait qu'un « grand récit (et une grande critique) de la guerre eût été écrit par un être humain qui était de la même espèce que lui » [93]. Poursuivi par des cauchemars, Lawrence partageait avec Graves et avec Sassoon cette incapacité symptomatique d'« échapper à la guerre ». Lui aussi était féru de « livres de guerre » [94]. Si la légende de Lawrence assurait une continuité avec le passé, son engagement d'artiste lui avait fait peindre la désillusion qui s'était emparée de ses pairs. Attiré en Arabie par un désenchantement précoce vis-à-vis de la civilisation européenne, il les avait, en un sens, devancés. *The Seven Pillars of Wisdom*, tout en mettant en avant des actions héroïques absentes de la mémoire de la guerre, narrait aussi la désillusion amère de son héros face à la duplicité de son pays – là se trouvait l'élément tragique qui donnait à ce livre, malgré son romantisme, un caractère incontestablement moderne. Il exprimait la déception de l'après-guerre, le « fossé générationnel » sinon l'expérience d'une génération liée au front de l'Ouest [95]. Henry Tomlinson, dans *All Our Yesterdays* (1930), s'est efforcé de peindre ce qui était arrivé à Lawrence : « Le mal que d'autres avaient fait vous rattrapait, et vous y faisiez face pour eux – et vous étiez crucifié. » « Vous voilà, avec l'esprit impitoyable de cette génération », écrivait-il à propos de *The Mint* (1936), autre ouvrage de Lawrence, « contemplant la ruine d'un monde détruit par le dernier des Victoriens [...] et un scrupule vous retient d'en finir avec lui, comme vous auriez été en droit de le faire. » C'était un livre dans lequel les « jeunes hommes » se reconnaîtraient immédiatement, et contre lequel tous « les esprits vieillots et dépassés » se rallieraient. Tomlinson suppliait Lawrence, alors en poste en Inde, de revenir et de « nous aider ». Tout en symbolisant la permanence de l'idée traditionnelle d'héroïsme, sa légende était identifiée aux forces du changement et se distanciait des éléments discrédités de l'ordre ancien [96]. Les contemporains trouvaient en lui « la preuve qu'un héroïsme

92 - Desmond STEWART, *T. E. Lawrence*, Londres, Paladin Grafton, 1979, p. 233, cité *in* G. DAWSON, *Soldier Heroes...*, *op. cit.*, p. 205 ; Arnold Walter LAWRENCE (éd.), *Letters to T. E. Lawrence*, Londres, J. Cape, 1962, p. 20-21, Buchan à Lawrence, 13 juill. 1927 ; John BUCHAN, *Memory Hold-the-Door*, Toronto, Musson, 1940, p. 218 ; P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 188-189.

93 - A. W. LAWRENCE (éd.), *Letters to T. E. Lawrence*, *op. cit.*, p. 76-78, Garnett à Lawrence, Guy Fawkes Day, 1927, et p. 155, Sassoon à Lawrence, 6 déc. 1923.

94 - J. WILSON, *Lawrence of Arabia...*, *op. cit.*, p. 668, Lawrence à Graves.

95 - P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 188-189.

96 - A. W. LAWRENCE (éd.), *Letters to T. E. Lawrence*, *op. cit.*, p. 189-193, Henry Major Tomlinson à Lawrence, 19 mars 1930 et 5 déc. 1928 ; G. DAWSON, *Soldier Heroes...*, *op. cit.*, p. 176.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

littéraire et moderne était encore possible », même si Lawrence ne croyait personnellement ni à ses exploits ni à l'héroïsme en tant que tel. Liddell Hart termine sa biographie sur cet exorde exalté : « Les hommes jeunes parlent de lui et les jeunes poètes écrivent sur lui avec des inflexions messianiques – comme s'il était l'homme, s'il le voulait, qui pourrait être la lumière guidant l'humanité chancelante hors des ténèbres [...]. Il incarne l'Esprit de Liberté dans un monde enchaîné. » Cette admiration était inséparable d'une fascination pour l'arrière-plan arabe de sa renommée : ne le surnommait-on pas Lawrence « d'Arabie » ? Ses qualités innées, expliquait Herbert Baker, s'étaient « approfondies, avaient mûri dans la solitude du désert d'Arabie, le pays des saints et des prophètes ». Dans son sermon sur la mort de Lawrence, le père Leslie Basil Cross le comparait même au Christ : les parallèles avec le Sauveur qui émaillent *The Seven Pillars of Wisdom*, toujours en défaveur de leur auteur, ne pouvaient que conforter l'allusion [97].

Lawrence n'est pas le seul ancien combattant du Moyen-Orient qui ait épousé les belles-lettres. Bell apparaît dans certains textes de Vita Sackville-West et de Virginia Woolf. Lloyd George, John Philby et Baker ont également fait partie de ce milieu, tout comme Leonard Woolley, à travers Agatha Christie et Rudyard Kipling. Par eux, de nombreux hommes de lettres se sont rencontrés sur les théâtres du Moyen-Orient. Certains ont également été considérés comme des héros et des prophètes, dans une moindre mesure que Lawrence, il est vrai [98]. Bien sûr, les fascistes ont admiré ces hommes héroïques : Lawrence devait d'ailleurs retrouver son ami Henry Williamson, qui avait plus que des sympathies avec le fascisme, pour discuter avec lui de politique le jour où il eut son fatal accident. Mais les socialistes l'admiraient aussi : le rangeant parmi ceux qui voulaient « que le monde actuel comprenne qu'il ne tourne pas rond », Wells lui promettait un exemplaire de *The Open Conspiracy* (1928), où il développait son projet d'utopie scientifique, progressiste et cosmopolite pour sortir l'humanité de la crise où elle était plongée. Tous ceux que le présent révoltait plaçaient leurs derniers espoirs dans certaines « personnalités », et les héros qui, par la seule force de leur « caractère », avaient modelé le destin de l'Arabie, brillaient d'une aura toute particulière [99].

L'importance de l'Arabie n'était pas liée à son exotisme mais à l'idée particulière d'anglicité qui s'y exprimait. D'un côté, Lawrence avait quelque chose d'indiciblement oriental – « Lorsqu'on est tenté de lui faire le reproche de son irrationalité », écrivait Liddell Hart, « son commentaire sur les Arabes suffit pour y répondre » : « Leur esprit fonctionne exactement comme le nôtre, mais sur des

97 - S. Hynes, *The Soldier's Tale...*, *op. cit.*, p. 92 ; Eugene Goodheart, « A Contest of Motives: T. E. Lawrence in *Seven Pillars of Wisdom* », *in* J. Meyers (éd.), *T. E. Lawrence: Soldier, Writer, Legend: New Essays*, Basingstoke, Macmillan, 1989, p. 122 ; B. H. Liddell Hart, *« T. E. Lawrence »...*, *op. cit.*, p. 447 ; A. W. Lawrence (éd.), *T. E. Lawrence, by His Friends*, *op. cit.*, p. 149 (Liddell Hart) et p. 205 (Herbert Baker) ; P. Satia, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 193.

98 - *Ibid.*, p. 189-194.

99 - A. W. Lawrence (éd.), *Letters to T. E. Lawrence*, *op. cit.*, p. 212, H. G. Wells à Lawrence, 17 mai 1927 ; P. Satia, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 194-195.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

bases différentes. » Buchan pensait qu'il n'était pas possible de le comprendre : aucun trait n'était assez fin pour restituer les subtilités de son esprit, « aucun point de vue assez élevé pour rendre compte de la complexité de son caractère ». D'un autre côté, tous soulignaient son anglicité et assimilaient son amour pour le désert à un trait de caractère profondément britannique : si les indigènes du désert « vivaient en tas », remarquait Lawrence, « embrasser la solitude faisait partie de la fierté propre à l'Anglais ». Son compagnon d'armes, lord Winterton, estimait que la vie ne valait d'être vécu « que dans le désert et dans son pays ». Les Arabes et les Anglais avaient en commun le « don de la personnalité ». La fascination pour la chevalerie bédouine faisait partie d'un effort pour retrouver la chevalerie anglaise. « Il y a dans le guerrier bédouin », écrivait Glubb, « cette humanité vaillante qui nous fait frissonner dans les pages d'Homère ». L'Arabie prenait la place de la Grèce comme décor romantique où l'Anglais pouvait déployer son anglicité, et Lawrence, selon Graves, était le nouveau Byron. « Sans doute n'y a-t-il pas eu de soldat anglais aussi étonnant par la carrière et le caractère depuis Byron à Missolonghi », avec qui il partageait « le génie de la littérature et [...] de l'aventure », pouvait-on lire dans le *Daily News*. Ce qui séduisait chez Lawrence, c'est qu'il était à la fois un marginal formé par ses expériences exotiques et un Anglais typique, dans la mesure où l'anglicité était synonyme d'originalité et d'excentricité et que « le simple désir d'être un Arabe trahissait les racines d'une manie ». Edward Said remarque justement que, à cette époque, « l'orientaliste était devenu le représentant de la culture occidentale » [100].

Le « mythe de Lawrence » et l'idée de développement ressuscitaient les convictions les plus intimes des Britanniques quant à ce qu'ils étaient, notamment quant à leur capacité extraordinaire à surmonter les épreuves et à diriger avec cran, esprit et un talent d'amateur éclairé. L'image de Lawrence et de ses collègues, à l'intérieur comme à l'extérieur de la nation et de l'État, donnait aux vieilles notions d'héroïsme le goût nouveau des méthodes originales, du soupçon de l'autorité, du refus de la bureaucratie, qui ont été décrits par Michael Paris. La fascination de Lawrence pour l'aviation et son goût pour la vie pastorale anglaise étaient en phase avec les visions modernistes et conservatrices de la nation et de l'empire de l'entre-deux-guerres, qui se réconciliaient dans le rêve d'une Mésopotamie restaurée mais réaménagée [101]. Tandis que les élites, jusqu'en Amérique latine, avaient le sentiment que « l'Europe de la Belle Époque » était entrée « en

100 - B. H. LIDDELL HART, *« T. E. Lawrence »...*, *op. cit.*, p. 386 ; J. BUCHAN, *Memory Hold-the-Door*, *op. cit.*, p. 212 ; T. E. LAWRENCE, *The Seven Pillars of Wisdom...*, *op. cit.*, p. 259 ; Kathryn TIDRICK, *Heart-Beguiling Araby: The English Romance with Arabia*, Londres, Tauris Parke Paperbacks, 2010, p. 211 (citation de Winterton) ; Richard COKE, *The Arab's Place in the Sun*, Londres, Butterworth, 1929, p. 12 et 289 ; MECA, Glubb Papers, Iraq S. Desert (2), « On Bedu Dialect », brouillon, 1926 ; R. GRAVES, *Lawrence and the Arabs...*, *op. cit.*, p. 57 ; J. WILSON, *Lawrence of Arabia...*, *op. cit.*, p. 783, *Daily News* ; P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 195-198.

101 - M. PARIS, *Warrior Nation...*, *op. cit.*, p. 185 ; P. SATIA, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, p. 196-198.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

agonie » [102], le Moyen-Orient devenait le lieu de reconstruction d'une civilisation européenne régénérée, débarrassée de la décadence bourgeoise – qui était pourtant promise, comme l'a montré le reste du siècle, à l'auto-immolation. Les nouvelles formes de violence introduites dans les campagnes au Moyen-Orient l'annonçaient. C'est d'ailleurs dans cette région que « Bomber Harris » et beaucoup d'autres pilotes militaires ont reçu leur formation et acquis leur expérience [103].

Les espoirs de rédemption impériale grâce au développement de l'Arabie ont pourtant été déçus presque dès le début. L'armée d'occupation a bien construit des ponts et des chemins de fer, asséché des marais, etc. – principalement pour répondre aux besoins de l'armée et de l'administration de l'empire – mais beaucoup de projets ont été abandonnés pour des raisons financières et le contrôle du ciel, après la rébellion irakienne de 1920, a progressivement remplacé d'autres formes de développement [104]. L'abandon apparent du chemin de l'expiation fit de la Mésopotamie « la question politique la plus brûlante de l'époque », estimait le secrétaire d'État à l'Inde, lord William Peel [105]. Instrument discret et peu coûteux de la discipline coloniale, le contrôle du ciel était conçu pour faire taire la fureur ; à mesure cependant que les actions de l'État se faisaient plus clandestines, le public britannique et les Irakiens restaient sur leur garde, imaginant le pire et doutant souvent de la réalité de la démocratie. Si les théâtres « secondaires » du Moyen-Orient permettent de mieux comprendre les continuités avec l'avant-guerre, ils éclairent aussi la paranoïa politique de l'entre-deux-guerres et le développement du secret d'État. La politique menée au Moyen-Orient a joué un rôle central dans le mouvement réclamant un contrôle démocratique de la politique étrangère, comme je l'ai montré ailleurs, et l'héroïsme de Lawrence a pris une teinte plus sombre quand les Britanniques se sont servis de ses exploits de guerre pour montrer que l'État pouvait, avec un seul espion, poursuivre à couvert des visées impérialistes. Le scepticisme suscité par les informations officielles et même par la presse, que P. Fussell a décrit, a été renforcé par une vision de l'État plus négative que jamais, fondée sur le sentiment que la promesse de rédemption au Moyen-Orient avait été trahie. L'État voulut voir dans ces critiques les machinations d'anciens combattants dévoyés et y trouva des motifs pour étendre encore la pratique du secret d'État. L'espion devint le nouveau héros de sociétés où l'individu se sentait aliéné par les grandes organisations qui dominaient la vie publique. Ce fut le cas dans la Grande-Bretagne de l'entre-deux-guerres, où la

102 - Olivier Compagnon, « 1914-18: The Death Throes of Civilization. The Elites of Latin America Face the Great War », *in* J. MacLeod et P. Purseigle (dir.), *Uncovered Fields: Perspectives in First World War Studies*, Leyde, Brill, 2004, p. 279-295.
103 - P. Satia, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, ch. 7.
104 - TNA, WO 158/626, Salmond, commandant de la Middle East Brigade, RFC to CGS, GHQ EEF, 12 nov. 1916 ; P. Satia, *Spies in Arabia*..., *op. cit.*, ch. 7.
105 - William Peel, commentaire sur Aylmer Haldane, « The Arab Rising in Mesopotamia, 1920 », 29 nov. 1922, *JRUSI*, 68-469, 1923, p. 63-81, ici p. 80.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press

démocratie de masse naissante constata qu'elle n'avait qu'une emprise limitée sur les activités de l'État et où la culture de la réserve des gentlemen fit de l'espionnage un métier typiquement anglais [106].

En intégrant les campagnes du Moyen-Orient dans le grand récit de l'impact culturel de la Grande Guerre en Grande-Bretagne, plusieurs autres phénomènes étranges et idiosyncratiques ont commencé à avoir un sens : la technophilie des Britanniques, le romantisme de l'aviation, la popularité de Lawrence, l'engagement dans l'empire, la foi naissante dans la démocratie de masse. Mais cet horizon géographique plus large est également venu troubler l'idée que nous nous faisions généralement de la temporalité de la guerre. Une perspective globale nous conduit à reconnaître que, malgré la fin du conflit en France, la guerre s'est poursuivie dans les années 1920. Au Moyen-Orient, durant cette décennie, les Britanniques ont redéfini la guerre d'une manière qui a eu une profonde influence sur le conflit mondial à venir. La Grande Guerre fut à la fois plus large et plus longue que ne le dit l'historiographie européenne classique.

Priya Satia
Stanford University

Traduction de Christophe Jaquet

106 - John G. Cawelti et Bruce A. Rosenberg, *The Spy Story*, Chicago, Chicago University Press, 1987, p. 32 ; Robert Colls, « The Constitution of the English », *History Workshop Journal*, 46, 1998, p. 97-127, ici p. 109 ; P. Satia, *Spies in Arabia...*, *op. cit.*, ch. 9 ; *Id.*, « Interwar Agnotology: Empire, Democracy and the Production of Ignorance », *in* L. Beers et G. Thomas (dir.), *Brave New World: Imperial and Democratic Nation-Building in Britain between the Wars*, Londres, Institute of Historical Studies, 2012, p. 209-226.

https://doi.org/10.1353/ahs.2016.0005 Published online by Cambridge University Press